

# Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE  
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : ANDRÉ COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE	POUR L'ÉTRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.

Chèque postal Lorient 550-02

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

## Les jeux olympiques

Des jeux olympiques sont annoncés pour le mois de mai.

Voilà de quoi régaler le peuple et le faire taire : les Elections, les Jeux.

Néron nous aurait gratifiés, en plus, de distributions de blé et d'huile, la manifestation de la volonté du peuple étant, elle, restreinte et limitée à la seule faculté d'accorder la vie ou la mort aux acteurs des jeux (!) (gladiateurs, martyrs, etc.).

Poincaré, en plus de ses « décrets-économies », rempli qu'il est de sollicitude pour son bétail troupeau, va-t-il imiter l'Auguste Empereur ? C'est peut-être dans ce but qu'il aura débarqué Chéron.

A ce sujet, je me permettrai une petite suggestion. Pourquoi M. Poincaré-Economies ne ferait-il pas descendre dans l'arène MM. les députés ? De même que pour les antiques figurants romains de ces nobles réjouissances, le peuple déciderait de leur vie ou de leur mort, également insignifiantes. Mais ceci est une diversion et, quoique donnée d'une façon tout à fait désintéressée, cette idée ne fera pas comme celui à qui je l'offre, elle ne fera pas... son chemin.

Me croyant bon par nature, je juge les autres de même — souvent il m'en coûte cher d'être rappelé à la réalité. Aussi, y ayant réfléchi, l'espoir seul de voir Poincaré imiter Néron — quant aux distributions de vivres — m'oblige à avouer que je déraisonne.

N'en conviendrais-je pas que MM. les conseillers municipaux de Paris m'y obligeraient. En effet, dans leur séance du 2 avril, M. Michel Missoffe ne déclare-t-il pas qu'il « arrivera forcément pour la population parisienne une immense gêne, quoi qu'on fasse, du fait de l'afflux d'étrangers et de provinciaux qu'on peut évaluer à cent mille ».

Comme c'est heureux à nous, Parisiens, de recevoir ces bêtises grâce auxquels nous subissons une « immense gêne ». Avec leur pognon ils nous vidront de notre chambre à la semaine, ils nous affameront, ces chers visiteurs qu'une publicité variée et extrêmement coûteuse va racoler dans tous les coins où il existe des imbéciles admirateurs de brutes, des crétiens pour s'extasier sur ce qu'il y a de bestial chez l'homme, ses muscles et non sur ce qui est beau et supérieur, son génie.

« Les Jeux Olympiques cette année, c'est une calamité », dit un autre conseiller, M. Luquet.

Pauvres de nous. Enfin nous sommes prévenus charitablement, et un homme prévenu en vaut deux. Ainsi doublé, chacun de nous pourra peut-être aviser à parer cette « calamité ».

Les sportifs, pour lesquels je n'avais que peu de sympathie, me sont maintenant nettement antipathiques. Les sportifs et les sportsmen, ceux qui développent leurs forces physiques aux dépens de leurs facultés intellectuelles et ceux qui les admirent, sont tous également importuns — c'est le moins qu'on en puisse dire — dès l'instant qu'ils viennent aggraver, par leurs clowneries, les difficultés de la vie déjà trop nombreuses pour les prolétaires.

Pour satisfaire leurs goûts de brutes, combien d'enfants, combien de vieillards ne mourront pas même, de par leur faute, satisfaire leur faim, une augmentation sérieuse du coût de la vie étant encore officiellement prévue. On sortait d'en prendre !

Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Il faut bien mériter notre renommée d'hospitalité et puis il y a les profits des commerçants qui ne sont pas à mépriser ! C'est ça qui va donner une impulsion aux commerces de luxe et augmenter la consommation d'alcool (grandes et petites manifestations sportives débutent chez le bistrot et s'y terminent toujours).

Ce n'est pas partialité, tenez, voici ce que dit M. Ténéveau, conseiller municipal : « Quand les épreuves olympiques seront terminées — car enfin il faut bien le dire — tous ces travaux de transports, de viabilité, profiteront, après les épreuves, aux propriétaires du stade de Colombes qui ne manqueront pas de tirer profit des travaux que nous exécutons aux frais du Département. » Aux frais du Département, c'est-à-dire à nos frais. C'est franc, ça : c'est catégorique.

Directement ou indirectement, de toutes les façons, il n'y a pas à s'y soustraire, nous devons enrichir tous les gros — ceux du pouvoir et leurs protégés qui sont en même temps leurs soutiens.

Le peuple de Paris saura gré aux organisateurs des Olympiades pour la sollicitude qu'ils mettent à nous apporter des distractions et, pour que ce soit mieux une prochaine fois, j'espère qu'il enverra siéger au Conseil municipal les athlètes au front bas (voyez leurs portraits) qui auront manifesté le plus leur supériorité... musculaire.

J. H.

## URGENTE RÉUNION

Demain jeudi, à 20 h. 30, Maison Commune, 49, rue Bretagne (petite salle du bas), réunion des camarades anarchistes de la banlieue parisienne (département de la Seine).

Dernières mesures à prendre pour l'organisation de la propagande antiparlementaire dans le quatrième secteur.

Venez très nombreux, les camarades.

## UN TAMPONNEMENT sur la ligne Paris-Bordeaux

Le rapide Paris-Bordeaux a tamponné, à Saint-Saviol, près de Poitiers, un train de marchandises. La locomotive du train tamponneur et cinq wagons ont été renversés sur les voies. Le mécanicien du train tamponneur a été tué sur le coup. Il y a de nombreux blessés dans le personnel et parmi les voyageurs.

L'accident s'est produit dans la nuit du 14 au 15, vers 1 h. 30 du matin. Le trafic a été pendant un bon moment interrompu.

## UNE VIE EN DANGER

## Sauvons Jean-Baptiste Acher

Bien que la presse ne l'ait pas encore publié, nous savons positivement aujourd'hui l'intention de rendre effective la peine de mort prononcée contre J.-B. Acher par le tribunal de Barcelone.

Bientôt, très probablement, les rotatives annonceront cette monstruosité de la civilisation moderne. Qui sait s'il ne sera pas trop tard pour sauver la vie du Poète lorsque cette fatale détermination sera rendue publique !

Nous voudrions nous tromper ; nous éprouverions une immense satisfaction si les rumeurs qui arrivent jusqu'à nous ne se confirmaient pas. Quelle joie pour les cœurs pleins de bonté ! Quel plaisir pour les âmes nobles si cette nouvelle était fautive ! Mais nous craignons, nous craignons beaucoup : les informations que nous recevons d'Espagne nous font trembler pour la vie d'Acher.

Si d'ici vendredi une mesure de grâce n'est pas intervenue, à la fin de cette semaine Acher ne sera plus. C'est pour cela que nous nous efforçons de rendre publiques nos inquiétudes, avant de voir une jeune vie prisonnière, une âme de poète s'éteindre sur l'odieuse poteau d'exécution. Si la peine capitale contre un criminel est odieuse, antihumaine, cruelle et barbare, elle l'est encore beaucoup plus contre un innocent, contre un homme qui n'a pas accompli l'acte pour lequel on l'envoie à la mort.

J.-B. Acher fut jugé et condamné à Barcelone à une époque pendant laquelle la passion s'était substituée à la raison. Quand la lutte sociale à Barcelone était en sa période la plus aiguë ; quand les deux facteurs en présence : capital et travail se battaient à mort ; quand les passions humaines étaient les plus déchaînées, les classes sociales plus séparées ; c'est à ce moment qu'un jury composé de bourgeois somnolents, tout à fait partial, dans ces moments passionnés, jugea sans preuves, sans faits, sans dates probantes et sans aucun témoin, contre l'accusé, et prononça la sentence de mort contre Jean-Baptiste Acher, plus connu comme artiste sous le nom de Shum.

S'il est vrai, comme l'affirment les psychologues éminents, qu'entre les passions et la folie, il n'y a aucune séparation, nous devons déduire des faits et circonstances du procès du Poète, que le jugement qui l'envoie au poteau d'exécution fut une iniquité, parce que ni le ministère public, ni le jury ne se basèrent pour émettre ce verdict sur la raison, la vérité ou l'impartialité qui devraient caractériser tout jugement qui pourrait avoir une conscience droite. Ce fut tout l'odieuse d'un jugement de classe qui prédomina par-dessus tout sentiment d'humanité ou de raison ; ce fut l'idée de condamner de propos délibéré qui triompha par-dessus tout principe d'équité ou de justice.

Dans une autre époque, moins passionnés, d'impartialité, les hommes désignés pour le juger ne l'auraient pas condamné pour un fait sans preuves. Mais — hélas !

## Vautour n'expulse plus comme il veut...

Nos lecteurs sont au courant des tentatives d'expulsion dont est victime depuis quelque temps Mme Pariel, mère de dix enfants, qui habite un modeste logement au 16 de la rue Gauthery.

Rappelons brièvement les faits : Mme Pariel habite depuis vingt-cinq ans le même appartement dont elle a toujours scrupuleusement payé le loyer même augmenté et dont elle a fait un foyer calme et propre. Or, cet immeuble a été vendu à un certain Paget qui cumulait, jusqu'à ces derniers temps, les fonctions de marchand de parapluies et de garde républicain. Celui-ci obtint du juge de paix que congé fut donné à la veuve, parce qu'il avait besoin, assurait-il, du logement « pour son usage personnel ».

Ainsi la pauvre femme allait être expulsée et jetée sur le pavé... Mais la Solidarité des Locataires ne l'entendait pas ainsi de même que tous les gens de cœur. Et ces temps derniers, lorsque les huissiers voulurent accomplir leur triste besogne, ils se heurtèrent à un barrage de braves gens décidés à défendre la pauvre femme et les huissiers durent s'en retourner bredouilles...

Hier matin, à 8 heures, en prévision d'une expulsion à main armée, — deux cents agents auraient été requis à cet effet — une foule de 600 personnes se pressait devant la maison. Les manifestants, membres pour la plupart de la Fédération des Locataires, étaient décidés à s'opposer, fat-ce par la force, à l'expulsion de la locataire. Mais ils n'eurent pas, une fois encore, à entrer dans l'action véritablement « directe », car un nouveau sursis a été accordé à la veuve.

Les complices du « cipal » se sont dégonflés encore une fois. Car, rappelons que voilà trois semaines bientôt que, tous les matins, « du lever au coucher du soleil », nombre de ses membres ont veillé sur le 16 de la rue Gauthery, où un calicot blanc indiquait aux passants les motifs du litige.

Voilà un bel exemple de solidarité.

## NOTRE CONCOURS-ENQUETE

## Le Politicien le plus méprisable ? Le Parti le plus dangereux ?

Tous nos lecteurs veulent participer au grand Concours-Enquête. Par leurs réponses si variées, ils nous permettent de clouer au pilori tous les partis et tous les hommes politiques.

Par la voix des camarades, ouvriers pour la plupart, qui nous écrivent, l'absentéisme électoral, la campagne antiparlementaire que nous préconisons, sont pleinement justifiés. Il n'y a pas un parti, pas un politicien qui puisse mériter l'estime et la confiance de quiconque.

\*\*

Voici l'ami Journet, de Lyon, qui n'y va pas par quatre chemins pour dire sa pensée :

Je considère le concours du Libertaire comme une œuvre très substantielle, car chacun pourra apporter ses appréciations suggestives, sur la politique, le parlementarisme, en cette période de foire électorale.

Première Question. — A mon avis, tous les politiciens, quels qu'ils soient, sont tous aussi méprisables les uns que les autres ; mais en qualité d'homme impartial, je fais des exceptions, et je pense que l'un d'eux mérite un mépris plus accentué, parce que ses agissements et son attitude dans le passé sont ceux d'un être sanguinaire et tyrannique. A Lyon-l'Étape, à Narbonne, à Dracvil-Vigneux, il a fait verser le sang des ouvriers et des paysans. Pendant la dernière guerre, il fut un jusqu'aboutiste enragé. Encore là il a des victimes sur la conscience. Ce vieillard, non content d'avoir fait mourir tant de jeunes hommes, laisse souffrir celui qui l'a seulement égratigné. Notre cher camarade E. Cottin paye de dix ans de réclusion la crapulerie de ce vieux tigre, qui se nomme Georges CLEMENCEAU.

Deuxième Question. — Quel est le plus dangereux des partis ?

Encore là nous pouvons les mettre tous dans le même sac, mais tout de même, ceux qui sont dans le Parti Moscovite, ceux qui critiquent les bourgeois et veulent les mettre à composition, alors que leur désir le plus ardent est de les remplacer au gouvernement ; ceux qui font croire aux ouvriers toujours naïfs et crédules, que lorsqu'ils seront au pouvoir ils feront des bonnes lois généralistes de bien-être et de liberté ; ceux-là ne sont-ils pas les plus dangereux ?

Car personne ne peut accorder le bonheur. Celui-ci s'acquiert seulement par l'action des intéressés organisés sur le terrain économique.

LE PARTI POLITIQUE DIT COMMUNISTE qui se réclame de la classe ouvrière, est le plus dangereux pour cette classe parce qu'il capte sa confiance, et l'empêche d'accomplir elle-même son émancipation intégrale.

\*\*

Et passons à une autre lettre. C'est un autre parti, un autre politicien qui écopent :

1° L'homme politique le plus méprisable de France, c'est le sinistre MILLERAND. Sous l'étiquette socialiste et en se servant des idées révolutionnaires, cet avocat des cheminots et des mineurs a teint le rouge de sa cocarde avec le sang de ses anciens clients.

Malheureux ouvriers, voilà votre récompense. Voilà à quoi vous a servi de croire au bulletin de vote !

2° Le parti le plus dangereux, c'est celui de la RADICALE.

Il a déjà fait ses preuves en 1914 et dans les grèves où tant d'ouvriers ont connu la répression « démocratique ». C'est le parti radical qui fait aujourd'hui le plus de sourires au prolétariat afin de pouvoir mieux le mater une fois arrivé au pouvoir. Sans parler de dictature, les radicaux savent bien s'en servir pour exercer le pouvoir. Méfions-nous du BLOC DES GAUCHES comme de tous les autres blocs.

Albert LE FÈVRE.

\*\*

En fouillant, au hasard, dans l'amas des lettres reçues, voici une réponse originale qui va faire blémir d'envie le vieux gniaf de notre ami Pierre Mualdès :

Premier round. — Quel est l'homme politique le plus méprisable ?

Ben oui, ben non, c'est-à-dire j'entraîne ça dalle, moi mon vieux ; j'me marre quand on m'dit « Qui qu't'aimé mieux, c'est-y l'châli, c'est-y l'autre ? », surtout qu'est assez embarrassant pour moi, car ces cocos-là j'peux pas en r'fléter un seul, y m'ont plus d'mal que d'bien, encore pire d'puis qu'ils touchent leur vingt-sept mille balles. Quoi, enfin, depuis que j'suis au monde, j'en ai pas encore vu un d'a peu gros propre. Si j'essaie de voir à partir du gros Fallières au p'tit bout hargneux patriolard Poincaré, ils ont tous tourné leur roupaine. Examinons pourtant, et cherchons dans la contemporanéité, gaffons un peu dans le coin pour trouver l'heureux veinard qui sera promu le plus méprisable (temps de recherche). J'en prends un dans le tas : CAILLAUX (sans faire de triage).

sûrement qu'on en rotera autant qu'avant lorsqu'il aura dégonné la timbale !

Maintenant passons si vous l'oulez à la deuxième catastrophe : « Le Parti le plus dangereux ». — Tigre ! ça vous fait frissonner dans les andosses, le meilleur parti, ça serait celui d'fermer ma gueule, je n'peux d'hommes ; ça, ça les regarde, moi j'ai promis à mon vieux Lié de lui prêter mon concours et ma plume. J'vous dirai qu'il y a des rindols partout, même dans les partis, entre eux y soutiennent leurs partis, y disent que les partis c'est la force des hommes ; quand y a pus d'partis y a plus d'hommes ; ça ça les regarde, moi j'ai jamais pu m'y faire. D'ailleurs j'suis venu au monde sans partis ; voyez les femmes, si elles avaient des partis ça trait beaucoup mieux.

Dangereux ? Ils le sont tous ! Exemple : promenez-vous un jour de 1<sup>er</sup> mai 1920-1921 et la suite — la fête des boulots — sur un boulevard Magenta, vous sentirez stir votre crâne d'électeur conscient s'abattre une demi-douzaine de coups de matraque (ça c'est d'ordre nationaliste intérieur blo-card). Un certain jour, 11 janvier 1924, vous allez faire un tour à la Grange-aux-Belles. Boum ! vous rentrez chez vous avec un ou deux pruneaux dans la peau (ça c'est du pur pur bolchevisme). Vous allez chez l'épicier, et vous trouvez que c'est cher, vous vous enqueulez avec le piaff qui veut vous fourguer son sucre une thune, par colère vous lui mettez son sucre dans la poire, arrive un flic qui vous embarque. Apothéose... vous vous retrouvez au dépôt (part conservateur des prisons), etc., etc. C'est pourquoi je me dis, me faire casser la queue par ceux-ci ou ceux-là, c'est du bijou ; le mieux serait qu'on leur la leur casse avant qu'ils nous la cassent, si on ne veut pas tomber sur un bec de gaz.

Le parti le plus méprisable, c'est... c'est le BLOC DES GAUCHES ! Ah ! puis à la fin j'en ai marre. Je m'en vais me taper mon escalope, en attendant les alouettes électorales !

NENESSE LE PLOMBARD.

## Vive la libre maternité !

Epinal, 15 avril. — Une grave affaire d'avortement vient d'être découverte à Epinal. Une enquête minutieuse s'est terminée par l'arrestation de trois jeunes filles, inculpées de manœuvres abortives. Un jeune homme a été également appréhendé. D'autres arrestations suivraient. — (Radio)

Pense-t-on par ces arrestations imbéciles et odieuses mettre fin à tout jamais à l'avortement ?

Non ! on ne le pense pas en haut lieu, car on sait que, par année, plus de deux millions de femmes se livrent à des manœuvres abortives.

Aussi, plutôt que d'emprisonner quelques malheureuses peu chancées, on ferait mieux et on agirait plus humainement en légalisant l'avortement.

L'on sauverait ainsi de la mort de pauvres êtres qui n'ont d'autres ressources souvent pour se faire avorter que de se livrer aux mains inexpertes et sales de quelques marionnettes.

## L'ASSASSINAT DE PHILIPPE DAUDET

## L'instruction va-t-elle se déclarer incompétente ?

Depuis quelque temps, le silence s'est fait autour de l'assassinat de Philippe Daudet. L'instruction, impuissante ou paralysée, n'a pas eu le courage de faire la lumière sur ce douloureux mystère.

Depuis quinze jours, le juge se tenait coi, n'appelant aucun témoin, ayant suspendu toute recherche. Aujourd'hui, l'instruction se dérobe définitivement et annonce que le dossier va être communiqué au procureur de la République pour que l'affaire soit déclarée close et qu'un non-lieu soit rendu par conséquent.

Là, une note humoristique vient faire taire dans le drame : Léon Daudet devra payer 25.000 francs de frais si le non-lieu est prononcé. La réparation du taxi du chauffeur Bajot, démonté, « disséqué », peut-on dire, par les experts de l'identité judiciaire, a coûté 4.000 francs ; les frais d'enquête d'un brigadier de la police judiciaire à Montauban s'élevaient à 900 francs ; les trois médecins commis pour l'autopsie ont présenté une facture de 650 francs ; le voyage d'un inspecteur au Havre se chiffre à 600 francs ; une trentaine de témoins ont tenu à toucher leur « taxe » de huit francs, etc., etc.

Pendant ce temps, les assassins doivent « jubiler ». Sûrs de l'impunité, ils triomphent.

Mais une chose reste certaine, c'est que, quoi que fasse l'instruction, nous n'en continuerons pas moins à combattre pour plus de lumière et à dénoncer les misérables qui ont lâchement tué notre pauvre petit ami, le jeune anarchiste Philippe Daudet.

## LIQUE DES REFRACTAIRES A TOUTES GUERRES

Palais de la Mutualité, rue St-Martin

Aujourd'hui, à 20 h. 30

## GRAND MEETING contre la guerre

avec le concours assuré de :

TORRES et Suzanne LEVY, avocats ; Georges PLOCH, homme de Lettres ; André COLOMER, de l'U. A. ; GOCHON, le fameux démenageur ; et de MASSÉLIER, aveugle de guerre.

## UN GRAVE CONFLIT A LA "FAMILLE NOUVELLE"

# Les politiciens soi-disant communistes ne détruiront pas la coopération

Dans l'Humanité d'hier, les faux communistes publient un plaidoyer inexact sur leur coupable attitude. Ils peuvent abuser de la crédulité des lecteurs de ce journal, mais ils ne peuvent altérer entièrement la vérité. Les faits sont là, accablants pour eux. Et en agissant comme ils l'ont fait, ils portent surtout préjudice à leur parti qui croit avoir le monopole du communisme alors qu'il n'en est qu'un misérable et indigne caricature. Le vrai communisme ne peut être l'apanage exclusif d'une secte malfaisante qui relève plutôt d'Attila que de Marx.

Alors qu'il était de tradition à la « Famille Nouvelle » de soutenir tous les journaux d'avant-garde, pourquoi le trio Henriot-Bodin-Guillon a-t-il voulu exclure les organes révolutionnaires qui échappent au contrôle orthodoxe ? La « Famille Nouvelle » n'a pas été constituée et développée par les syndicalistes et par les coopérateurs pour croire au credo d'une seule secte. Elle comprend des éléments de toutes les écoles. Pour avoir la paix en son sein, il n'y avait qu'à continuer les vieux et salutaires principes de la large et généreuse solidarité à tous les courants révolutionnaires.

A trois assemblées mensuelles successives, la majorité du Cercle — qui est l'organisme souverain — demandait au Conseil et au triumvirat de laisser la coopérative en dehors des querelles de tendances et de prendre des réajustements à tous les journaux révolutionnaires déjà abonnés, sans exception.

Pourquoi la minorité, qui invoque toujours la loi de la majorité et de la discipline qui doit en découler, ne s'est-elle pas inclinée ? Elle aurait dû le faire, non pas seulement pour obéir aux chiffres qui la condamnaient, mais pour montrer son esprit de conciliation, d'unité, de travail en commun. Jamais la majorité n'a voulu abuser de son nombre pour supprimer les secours aux organes préférés de la minorité.

Alors, que signifie cette attitude abusive et intolérable d'une minorité qui veut imposer sa dictature à la majorité, et cela dans une coopérative ouvrière ? La « dictature du prolétariat » est-elle, pour certains communistes, la dictature sur le prolétariat ? Nous ne comprenons pas ainsi le communisme et nous n'admettrons jamais qu'il soit pareillement gaulé par une poignée d'aventuriers aussi peu qualifiés.

Après ces deux fautes de tentative de domination dans une organisation commune à tous les révolutionnaires et de rébellion inadmissible contre la souveraineté indiscutable du Cercle, les communistes de gouvernement auraient dû démissionner, ou tout au moins convoquer une assemblée extraordinaire, comme je demandai la majorité, assemblée qui n'aurait eu à l'ordre du jour que la question du conflit.

Pas du tout, ils ont voulu se maintenir au pouvoir et attendre l'assemblée ordinaire... en la préparant savamment suivant les méthodes brevetées du gouvernement russe par la pression sur les malheureux qui sont à leur service et par le truc des mandats racolés à domicile ou dans les permanences.

Eh bien, malgré ces ingénieux préparatifs, la minorité fut encore battue deux fois à l'assemblée de la rue Duhamel. Pour l'élection du bureau, Decran comme président et Erouchoux comme secrétaire, obtenaient chacun 66 voix, alors que les candidats orthodoxes, Payré et Lemoine, récoltaient 62 voix. Il y eut 2 abstentions. Ce qui faisait un chiffre de 130 sociétaires présents. Les communistes eurent la prétention de faire voter 18 sociétaires absents, chose qui ne s'était jamais faite à la « Famille Nouvelle » et chose qui ne se fait jamais dans les groupements révolutionnaires dignes de ce nom.

Quelquefois, en cas de pénurie de membres présents, on admet les mandats des absents pour atteindre le quorum, pour satisfaire à la légalité bourgeoise, pour que la réunion soit valable. Mais jamais, pour l'orientation de l'organisation, les absents comptent. Seuls les présents, ceux qui se dérangent, ceux qui s'intéressent à la vitalité de l'organisation sont qualifiés pour délibérer.

L'année dernière, les gens qui se disent communistes faisaient valoir ce point de vue à l'Union des Coopérateurs contre les réformistes Poisson, Lévy, etc., qui utilisaient les pouvoirs des absents. C'est donc contraire aux principes du véritable communisme que de vouloir obtenir une majorité avec les voix de membres qui ne viennent pas à la réunion.

Et les pauvres cheffailons qui emploient de pareilles manœuvres se disqualifient à tout jamais.

La motion préjudicielle déposée par Verdier, refusant la confiance à l'ancien Conseil, fut adoptée, sur 138 sociétaires présents, par 69 voix contre 66 et 3 abstentions.

L'Humanité peut falsifier les chiffres en additionnant les 18 absents aux voix de la minorité, elle n'a tout de même pas le droit d'écrire que la majorité même des présents était donc acquise au Conseil (l'ancien). Si vraiment les orthodoxes avaient eu la majorité parmi les présents, ils ne se démenteraient pas tant pour revendiquer les absents.

L'article de l'Humanité peut sauver la face devant des ignorants, il ne peut rien contre la réalité.

Trois votes au Cercle, deux votes à l'assemblée parmi les sociétaires présents ont indiqué nettement que la majorité de la « Famille Nouvelle » entendait conserver à la société son caractère d'indépendance. Les communistes officiels y ont leur place comme les communistes non officiels, les coopérateurs, les syndicalistes, les socialistes, les libertaires, etc. Mais les communistes officiels n'ont pas le droit, étant minorité, de vouloir brimer la majorité qui, d'ailleurs, n'est pas décidée à supporter plus longtemps une dictature illégitime et néfaste à l'œuvre commune.

Ce qui établit bien que la besogne entreprise par Henriot, Bodin et Guillon est jugée sévèrement par les véritables animateurs de la coopérative, par les modestes artisans de la prospérité morale et financière de la « Famille Nouvelle », c'est que sur les huit restaurants qui fonctionnent,

les huit gérants et tout le personnel des cuisines, des caves, des salles, etc., moins trois ou quatre, se sont solidarisés entièrement avec le nouveau Conseil, celui de la majorité, le seul d'ailleurs qui fonctionne, puisqu'il dirige toutes les succursales.

Les dictateurs déçus peuvent se lamenter sur leurs pouvoirs disparus. Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. La « Famille Nouvelle » continue avec tous les sociétaires, qui sont coopérateurs avant d'être politiciens, avec ses gérants, avec son personnel, et aussi avec sa clientèle ouvrière.

La crise actuelle disparaîtra rapidement et le bon sens triomphera.

### Un groupe de sociétaires.

Le nouveau Conseil d'administration se réunit ce soir, à 21 heures, au restaurant coopératif, 122, rue de Flandre.

Les membres de la Commission de contrôle et les gérants sont également invités.

### PROMENADES HYGIENIQUES

## Dindonniers

Maitre queux des cuisines électorales (il s'en vante), ce monsieur n'aime pas les indiscrets. Il mijote savamment d'innombrables vol-au-vent, vous les sert dans une croûte dorée et s'incline en souriant. Puis il attend vos remerciements, non vos questions.

Vous pouvez dédaigner le vol-au-vent et dire votre préférence pour la tourte aux épinards. Le maitre queux ne s'offensera pas. Il vous démontrera l'insanité de votre goût, sans prétendre pourtant à vous en faire changer. Mais si vous vantez les mérites de la tourte à vos voisins, sa subtilité dialectique fera comprendre à ceux qui danger vous voulez leur faire courir. Il analysera, en connaisseur, la composition de votre crème d'épinards, déliera sous vos yeux un effrayant mélange d'œufs pourris, de margarine rance et d'épinards fermentés. Vous saisissez fort bien, s'il ne le dit pas, que l'on ne peut aimer la tourte que par instinct de famille.

Tandis que le vol-au-vent... Quel nom charmant !...

Mais n'allez pas déclarer que vous n'aimez ni pour la tourte ni pour le vol-au-vent. N'allez pas, surtout, soulever les orolles dorées et montrer que, si l'une paraît plus fine et plus légère, les contenus se valent ! Vous entendrez le maitre queux vous vanter au mépris des convives, à leur vindicte même. Malheureux ! Vous voulez les empêcher de manger... Car, pour ces gens-là, il n'est de nourriture que le plat du jour. Vous pouvez choisir la mangeoire, mais il faut la prendre avec ce qui est dedans.

\*\*\*

Ceci se passait au Club du Faubourg. Ragueur, apoplectique, Maitre Queux s'est dressé sur ses courtes pattes. Le ventre en boudoir, les bras en ailes de pingouin, il arrache de son jabot des sons rocaillieux où l'indignation voudrait s'armer de définitive ironie ; oyez ce pathos :

« Vous me permettez, citoiliens, de trouver étonnant que ce soit des gens qui n'ont pas de parti qui, dans un débat comme celui-ci, où il s'agit de savoir comment les Gauches doivent affronter la lutte, que ce soit des anarchistes qui viennent nous donner des leçons... »

Ni tourte, ni vol-au-vent. Des gens qui ne votent pas ? De quoi se mêlent-ils ?

Vous avez saisi ? Il faut voter, et voter pour un parti, ou pour une salade de partis : sinon, taisez-vous ! Vous n'avez pas le droit de refuser d'être des dindons à plumer. Que vous ayez la crête rouge, rose ou lie-de-vin, ou même pas de crête du tout, il n'importe ; vous avez été une question d'habileté entre les « dindonniers ». Mais, d'abord, soyez des dindons. Vous aurez ainsi licence de glousser un mois tous les quatre ans.

Gloussiez à votre aise. Nous préférons parler, même sans l'agrément de Maitre Queux.

\*\*\*

Il n'existe point de lieu, que je sache, où il soit permis à un libertaire de vivre hors les lois ; où, en temps de guerre, il ne soit tenu de choisir entre l'armée ou la prison, voire le poteau ; où, en temps de paix relative, il échappe aux charges et vexations des impôts multiformes, aux dimes du logement, aux tailles et corvées glorifiées sous le nom de travail, toutes choses exigées de l'Etat, du propriétaire et du patron, ce qui est tout un. Voici des raisons suffisantes du droit à la parole.

Nous ne parlons point, il est vrai, pour dire notre adhésion à une forme choisie de servitude. Mille regrets, mon cher Maitre Queux, mais ce n'est pas notre faute si votre cuisine a un goût de réchauffé qui ne nous tente plus.

\*\*\*

Vous voici unis, radicaux, socialistes et hybrides, pour la plus grande gloire de la République. Fort bien. Votre dévouement est touchant. Il est seulement regrettable de voir quels soins vous prenez d'éviter l'union, quand elle gêne vos intérêts particuliers. Il est regrettable de voir vos amis accéder sans vergogne au gouvernement, dont le mal qu'il fit est votre plus sûr tremplin.

L'attention qu'apporta M. Robert de Jouvenel à nous montrer comment avec son frère la démocratie entraînait au ministère est, certes, un geste méritoire. M. Robert de Jouvenel y pouvait perdre sa réputation d'homme clairvoyant. Ce n'est pas, cependant, très indigne pour nous prouver que la « République des Communistes » n'existe plus à gauche. L'auteur s'est laissé dominer par son œuvre. Il ne fut sauvé que par son journal, cette autre *Evène* où Téry s'empressa de redresser la barre, car *primum vivere* : la famille des collaborateurs après. Quand le gouvernement menaçait la réélection de Briand, ce n'était le temps ni le lieu de tresser des guirlandes autour du ministre. M. Téry est républicain, que diable ! S'il s'est gardé de noter combien les partisans d'une Chambre élue pour six ans

devaient au souple Aristide, c'est que son vieux cœur de démocrate sait se dévouer aux disciplines nécessaires.

Que voulez-vous ? Pour nous, les disciplines nécessaires, ça sonne comme un coup de trique. Nous n'aimons pas la trique.

Vous l'aimez, mon cher Maitre Queux, et vous voulez la faire aimer. Cela montre que nous n'avons pas le même avis. Permettez-nous de le dire.

Et laissez-nous ajouter qu'elle a pour certains des attraits. C'est qu'ils la tiennent par le bon bout ; et que ce soit de la main gauche ou de la main droite, ils frappent dur. D'ailleurs, la plupart sont des hommes habiles et frappent indifféremment de gauche et de droite. Ils changent de main pour tendre l'autre du côté qui fournit la sportule.

Ce ne sont pas les exceptions qui feront la règle.

\*\*\*

Aujourd'hui, tout s'achète. Si les domestiques veulent être des employés, c'est qu'ils sont gènes d'être confondus avec les politiciens. Le Parlement ? L'Office où la Finance entretient, à nos frais, son personnel. Le Gouvernement ? L'Assemblée des régisseurs et des majordomes. Le Pouvoir est ailleurs. Malgré toute sa vanité, Poincaré soi-même n'aurait pu faire monter le franc d'un sou, sans le bon vouloir des Banques.

Plus que jamais, deux classes s'opposent : le consortium de la Finance, pieuvre cachée dont les tentacules géants dévorent l'autre classe ; la pagale des pauvres et de ceux qui le deviennent chaque jour un peu plus.

Des députés entre les deux factions ? Qui serviront-ils ?

Vous connaissez l'histoire du mouton docile guidant ses congénères vers l'abattoir ? Nous pouvons nous passer de mouton et tâcher de nous sauver individuellement.

Quant aux dindons, il leur reste la ressource de comprendre un jour cette vérité élémentaire : Ergo et bees concertés peuvent agir avec efficacité, même contre une trique de dindonnier.

Charles-Auguste BONTEMPS.

### AU MAGNÉSIUM

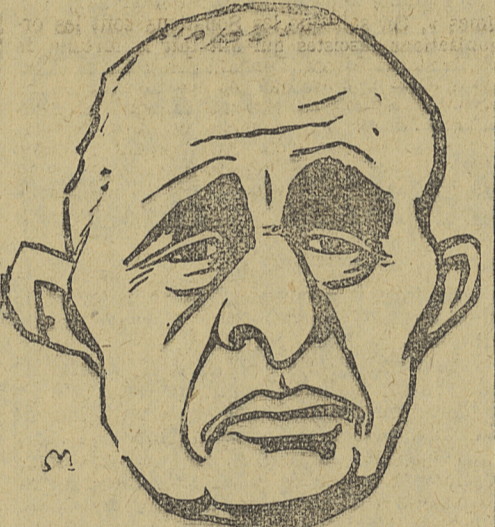
## RENÉ VIVIANI

Lorsqu'il nous vint d'Afrique, René Viviani était plein de dévouement et de sollicitude pour les parias déshérités. Il est vrai qu'il était à ce moment-là dans une purée noire.

N'importe, il débarqua à Paris nanti d'une idéologie ultra-rouge et quand Jaurès publia l'Humanité, il fut le rédacteur le plus extraordinaire.

Il arrivait au journal sans avoir rien prévu, demandait à ses collègues présents un sujet d'article et, sur n'importe quoi, accouchait d'une colonne et demie sans rature et sans révision aucune.

Elu député socialiste de Paris, il proposa à la Chambre un discours d'ouverture fameux, dans lequel il annonçait qu'il voulait « éteindre les étoiles ». Il ne réussit



qu'à éteindre le feu de ses convictions révolutionnaires.

Un président du Conseil créa spécialement pour lui le ministère du Travail — et Viviani se laissa faire une douce violence.

Quand Augagneur fonda le groupe socialiste indépendant, René s'empressa d'y adhérer — d'autant mieux que le parti S. F. I. O. avait repoussé toute collaboration ministérielle.

Voyant que son « évolution » à droite ne lui permettait plus d'espérer le renouvellement de son mandat à Paris, il se porta en province sous une étiquette républicaine-socialiste.

En 1914, il était un violent adversaire de la loi de trois ans — mais après la chute homérique de Ribot, il consentit à prendre la place de président du Conseil — et fit appliquer avec sévérité la loi qu'il avait tant combattue.

Lorsque Poincaré partit en Russie, il l'accompagna, mais n'osa pas débarquer au pays des moujiks, de crainte d'un attentat terroriste.

Il revint en France le 1<sup>er</sup> août et ce fut lui qui signa l'ordre de mobilisation générale.

Lorsque de Schœn, l'ambassadeur allemand, voulut l'entretenir de la situation diplomatique, il fut introuvable toute la nuit du 2 au 3 août, mais on sut depuis qu'alors que la guerre allait se déclarer, il était dans une boîte de nuit en train de bambocher avec des « poules de luxe ». C'était là le prélude de la bouche-rie.

Lors de l'avancée allemande, il eut une telle frousse qu'il partit pour Bordeaux, et n'en revint que lorsqu'on lui eut donné l'assurance formelle qu'il ne craignait plus rien.

Orateur d'un verbe majestueux, il battit tous les records en prononçant à la Chambre une improvisation de huit heures sur le traité de Versailles.

Homme adorant la débauche, il passait son temps dans l'orgie et fit rédiger par un nègre une réponse aux mémoires du Kaiser.

L'éteigneur d'étoiles fut lui-même un moment émis au firmament de la politique, mais ce ne fut qu'une étoile filante — et il s'éteint tout seul.

Et maintenant, le corps ravagé par ses exploits de viveur et le cerveau usé par son imagination de continué renégat, il n'est plus qu'un sénateur cacochyme qui finira ses jours comme feu Dubouche dans une maison de la rue des Martyrs.

LORE.

## AUX HASARDS DU CHEMIN

### Propos ♦ ♦ ♦ d'un Paria

Cette fois, c'est bien parti : le grand déballeage est commencé. Chaque canard qui se respecte a sa tribune électorale dans laquelle sont épluchés le passé, le présent et aussi l'avenir, pourquoi pas, des chasseurs de mandats. Je suis certain que s'il prenait fantaisie à ce phénomène de stupéfaction qui est l'électeur, de jeter un coup d'œil sur plusieurs journaux de tendances différentes, il serait dégoûté à tout jamais du rôle dépradant qui lui est dévolu. Il apprendrait ainsi que tous ceux qui se présentent à ses suffrages sont tous des individus tardifs, ambitieux, pourris de vices, et chargés de tous les crimes possibles et imaginables.

Il y a un fait, c'est qu'ils ne sont innocents que des crimes qu'ils n'ont pas eu l'occasion de commettre. Ce n'est pas l'intention qui leur manque. Seule l'herbe longue fait parfois défaut. Il n'y a pas à leur en savoir gré.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que dans leurs débordements, les porte-paroles des différents partis se soucient comme de l'annexe, de rester en bonne intelligence avec celui de la logique. C'est à qui fera le plus montre de la plus basse démagogie.

Ainsi les candidats royalistes ayant été dans le deuxième secteur faire la contradiction à leurs adversaires du bloc des gauches, « l'Action française » dit dans son compte rendu : « Azais fit le parti des millionnaires et évoqua la belle argenterie du citoyen Blum. C'en est trop, les socialistes hurlent, les communistes applaudissent. »

Voilà qui indique bien que l'électeur, qu'il se dise communiste ou socialiste, respire bien l'électeur. C'est-à-dire la poire, le gazon, qui se saoule de bobards et dont la raison s'endort au bruit des mots qui s'échappent de la bouche des camelots de la politique. Il est hors de doute que M. Azais n'éprouve à l'égard de la superbe argenterie du citoyen Blum un immense sentiment d'envie. Il n'a qu'à s'adresser aux gros souscripteurs de l'A. F. qui ne mangent pas ces pauvres gens dans des assiettes en bois.

Mais voici une autre histoire qui prouve que les braves communistes apprécient eux aussi leurs lecteurs à leur juste valeur.

Un rédacteur anonyme du journal des masses, avait jugé bon de traiter l'ex et futur député Le Foyer comme « un poisson pourri. Celui-ci naturellement, protesta, et revendiqua ses sentiments pacifistes.

J'extrait ce passage de la réponse de « l'Humanité » :

« M. Le Foyer rappelle qu'il a été pacifiste pendant la guerre, nous ne l'avions pas mé. »

Mais il reste qu'il a toujours été dans nos faubourgs l'adversaire acharné du socialisme quand ce mot représentait une idée et une classe... »

Il est donc bien entendu que les jusqu'aboutistes de « l'Humanité » pardonnent à M. Le Foyer ses sentiments pacifistes, et que le socialisme ne représente plus aujourd'hui aucune idée.

Or, à la colonne précédente, et à l'occasion de la décision de Merle, décision trop tapageuse pour être complètement désintéressée, de ne pas se présenter dans le département de Vaucluse, le rédacteur électorale, après avoir annoncé que le P. C. combattrait les listes des deux autres blocs, écrit :

« Mais ce sera la lutte politique probe et ouverte entre des hommes qui représentent des idées, des partis, des intérêts collectifs. Avec M. Merle, c'est été autre chose. »

Autre chose ? Mais non, kif-kif bourricot !...

Main tenant, pour l'édification des électeurs « communistes » qui m'inspirent le plus de pitié, car ce sont eux qui nourrissent les plus fortes illusions : je tiens à leur faire part du menu soigné auquel furent honneur les délégués prolétaires de la république fédérative des soviets de Russie, en compagnie de leurs collègues du royaume-uni de Grande-Bretagne, ce royaume qui « protège » l'Irlande, les Indes, l'Egypte l'Australie, etc., etc. « Dejeuner mi-russe, mi-anglais, qui a débuté par les fameuses zakouski visiblement appréciées des gourmets soviétiques, et s'est continué par un menu à l'anglaise, arrosé de vodka, de vin blanc et rouge. Le repas s'est dignement terminé par le café et le cognac à la française. »

Les journaux ne nous disent pas — ils sont si cachottiers — qu'au dessert, M. Rakowsky, diplomate impeccable, qui a d'ailleurs eu le bon goût de s'exprimer en français, et M. Khidyr-Ali, au turban imposant et au magnifique manteau enrichi de broderies d'or, ont poussé, à la grande joie de leurs « ennemis » travaillistes, ces cris fameux : « Vive la révolution mondiale ! Vive le bloc ouvrier et paysan ! »

Mais ils n'étaient plus rouges, ils étaient complètement noirs !... Que va dire l'ex-culité ?...

Pauvres, pauvres électeurs « communistes » !...

Pierre MUALDES.

### Les trucs électoraux.

En banlieue, les municipalités, pour piper les suffrages, ont des trucs qui réussiraient à amadouer le plus rusé des Indiens sur la piste de guerre. Et comme l'électeur français est moins vigilant que le guerrier Sioux, le truc prend toujours.

A Ivry, depuis quelques jours, des automobiles, arroseuses, balayeuses, nettoyeurs, désinfecteurs, reluisantes de peinture neuve, sillonnent les rues minutieusement... et les pauvres moineaux sont à la recherche de l'introuvable crotin. Les voies publiques sont certes plus propres que le budget, qui est cependant bien nettoyé aussi.

« Malheureusement, nous disait un vieil habitué, on ne voit ces voitures hygiéniques que la veille des élections ! »

A Bagnolet, les tombereaux versent dans les rues défectueuses des beaux pavés tout neufs, bien astiqués... Mais les pavés ne viendront pas les mettre en place. Après la « consultation électorale », les pavés seront ramassés et reconduits soigneusement

au hangar, où ils attendront patiemment la prochaine sortie.

A Ménilmontant, ce sont des rails polis et pimpants qui reposent douillettement près des caniveaux... pour la prochaine ligne.

Le plus curieux, c'est que ces trucs sont connus et archi-connus des électeurs qui tempêtent contre les marchands de promesses et qui, ensuite, vont régulièrement et benoîtement voter.

## La Vie des Lettres

### Un poète polonais : Julian Twim

On a le grand tort, en France, d'ignorer — ou presque — les littératures étrangères. Alors que nos auteurs sont traduits et étudiés dans toutes les langues, infime est le nombre des auteurs des autres pays dont nous traduisons et lisons les œuvres.

Je ne parle pas, bien entendu, des Dostoïevski, des Tolstoï, des Nietzsche, des Spitteler, des London, etc. qui s'imposent naturellement au monde entier ni des Kipling, des d'Annunzio, etc., auxquels la politique forge des socles. Je parle des écrivains, robustes ou exagés, que chaque littérature fait naître et qui devraient passer les frontières si un manque de curiosité ou un chauvinisme étroit ne les rendaient indifférents au public.

Tel est Julian Twim, ce poète polonais dont M. Michel Arlay nous entretient dans Le Monde nouveau.

Dans sa Symphonie sur moi-même, Julian Twim, individualiste harmonieux et fier, se définit ainsi :

Il marche ainsi contre le vent,  
Il marche, le Jeune, dans une rue pleine de

[bruit,  
Il enlève son chapeau et s'en va librement,  
Il marche contre le vent,

Unique parmi un milliard d'hommes,  
Car il a son nom et sa figure,

Et personne au monde ne lui est pareil !  
Et ce jeune porte le prénom de Julian,

Et, hérité de son père et de ses ancêtres, le [nom de Twim.

Ainsi, il est lui, lui et personne d'autre !  
Il fait de grands pas, des pas sûrs,

Il sent ses jambes plier légèrement dans [les jointures.

Il a plongé sa main gauche dans sa poche,  
Il tient un bâton dans sa main droite,

Et il marche ainsi, en avant...  
Le vent peigne ses cheveux bruns.

Et le jeune rit à lui-même  
De marcher ainsi en avant,

Et que dans sa figure joyeuse souffle  
Le vent — le vent — le vent...

Cette poésie-là mérite mieux que le complet silence — ou plutôt l'ignorance — des critiques d'ici.

Et, malheureusement, elle n'est pas la seule...

### DERNIERS LIVRES REÇUS :

L'« Homme de cour », par Baltasar Gracian (Bernard Grasset, éd.) ; le « Génie de J.-H. Fabre », par Marcel Coulon (Ed. du Monde nouveau) ; « Fleur de lotus », par Charles Bellan (Ed. du Monde nouveau) ; l'« Eternelle Bessée », par P. Vigné d'Octon (Rouff, éd.) ; « Instincts », par Francis Carco (Stock, éd.) ; le « Cas étrange du docteur Jekyll et de M. Hyde », par Robert-Louis Stevenson (Stock, éd.) ; « Textomanies », par B.-J. Logre (Stock, éd.) ; la « Sculpture romane », par Denise Jalabert (Stock, éd.) ; le « Radium », par Marcel Laporte (Stock, éd.) ; « Vérité ou Chimère », par Georges Wachthausen (Imprimerie de l'Eure, Evreux).

### PETITES NOUVELLES :

— Une nouvelle traduction de l'« Eternel Mari », de Dostoïevski, par M. B. Van Schlegel, vient de paraître dans la collection des « Auteurs classiques russes ».

## Où aller ce soir ?

### Théâtres lyriques

OPERA. — 19 h. 30 : Parsifal.  
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : Le Roi d'Ys ; Le Petit Elfe ferme l'œil.  
GAITE-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Le Cœur et la Main.  
THEATRE-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Rêve de valse.

### Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANÇAISE. — 20 h. 45 : Mœna Vanna.  
ODEON. — 20 h. 30 : L'Homme qui n'est plus de ce monde, La Dernière Carte.

VAUDEVILLE. — 20 h. 45 : Après l'Amour.

THEATRE GORLA-PARCERIE. — Relâche.

NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 30 : La Fée éternelle.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES. — 20 h. 30 : Amédée, Knock.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : L'Echance.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Le Chemin des écoliers.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 45 : Il faut que chacun soit à sa place.

MONTMARTRE-ATELIER. — 20 h. 45 : Le Veau gras.

ALBERT-1<sup>er</sup>. — 20 heures : Double Crème, Les Deux Blondes.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 30 : La Femme et le Pantin.

### Cabarets artistiques

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Xavier Privas, Vincent Hyspa, Jacques Ferry, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Grofé, Raymond Bartel, Eugene Rost.

« En chasse », revue. — Dimanches et fêtes, matinales à 15 heures.

LE GRILLON 43, boulevard Saint-Michel. — 21 heures : Les chansonniers Jean Rieux, de Soutier, Remington, Surges, Alex II, Dumont, G. Dauzais et la divette Kady Tessier.

« Dis qu'il t'as tort !... », revue.

LE GRENIER DE GRINGOIRE 4, rue des Abesses. — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornand, Brubach, Géo Robert, Lora, Mme Jani Marsan Spectacle d'art et d'éducation.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : « Nous n'avons pas de pommes cuites » (Cl. de Siry).

LE PERCHOIR. — 21 heures : Grand spectacle montmartrois avec Jean Bastia et ses chansonniers.

LA VACHE ENRAGEE (4 place Constantin Pecqueur. — 20 h. 30 : Veillée d'art : Maurice Hallé et les chansonniers.

LE CARILLON. — A 21 heures : Bonne Nouvelle 1<sup>re</sup> revue.

# A travers le Monde

## CE QUI SE PASSE

La conférence anglo-russe a tenu lundi dernier sa première séance au Foreign-Office de Londres. Après les présentations, M. MacDonald, le premier ministre anglais, a invité ses hôtes à un déjeuner à son hôtel particulier, car tous les travaux diplomatiques débutent toujours par des banquets. C'est le popul qui paye.

Cependant que le gouvernement anglais traite avec le gouvernement russe, la police de Scotland Yard, c'est-à-dire la Sûreté, travaille, elle aussi, et lors d'un meeting communiste, deux agents de la police secrète furent découverts sous l'estrade.

L'incident aurait pu n'avoir aucune suite, mais M. Lansbury, député socialiste, demanda au ministre de l'Intérieur, le citoyen Henderson, la raison de cette surveillance et celui-ci répondit, sous les applaudissements de la droite :

« Le parti communiste, en tant que tel, n'est pas illégal, mais la politique ouvertement déclarée de certains de ses leaders, si elle était appliquée par les méthodes proposées, entraînerait des violations des lois établies en Angleterre. Par conséquent, une certaine vigilance de la police s'impose si elle doit faire son devoir envers le reste de la communauté. »

Inutile de dire que les travaillistes ont trouvé toute naturelle l'explication fournie par le ministre et qu'ils continueront par la suite à voter pour le gouvernement ouvrier. Les communistes auraient bien tort de se plaindre des procédés employés par la police travailliste alors que la Tcheka ne fait pas mieux en Russie.

Nous avons donc bien raison de dire que tous les gouvernements se valent et que les hommes ne seront réellement heureux que lorsque l'un aura détruit toute l'organisation étatique.

\*\*\*

En Allemagne, la propagande nationaliste redouble d'intensité en prévision des prochaines élections.

La politique que réveille le Poincaré est bien faite pour réveiller l'esprit chauvin, et une nouvelle association vient de se former de l'autre côté du Rhin.

Cette société d'anciens combattants a pris le nom de « Casque d'acier » et fait entre autres une sérieuse propagande antisémite.

Voici, d'après le journal socialiste « Vorwärts », le serment que l'on fait prêter à ceux qui veulent s'affilier à cette association :

« Je jure que je n'ai pas dans les veines une goutte de sang juif, et que je ne compte pas de juifs dans ma parenté. »

N'est-il pas terrible de songer qu'au vingtième siècle de telles méthodes soient encore employées ?

La Russie a réussi à éteindre cette lutte contre les juifs, lutte qui permettait au capitalisme d'exploiter honteusement la classe ouvrière, et de faire porter sur une infime portion de la population, le poids de ses crimes.

Allons-nous dans un pays moderne comme l'Allemagne, assister dans l'avenir au spectacle douloureux des pogroms et des assassinats organisés.

Espérons que le prolétariat allemand ne se laissera pas prendre par cette manœuvre, et qu'il continuera à lutter contre tous les capitalistes, qu'ils soient juifs ou chrétiens, mais qu'ils défendent avec la même énergie tous ses frères, quelle que soient leurs religions ou leurs idées.

J. G.

## RUSSIE

### POUR LUTTER CONTRE LA PESTE

Moscou, 15 avril. — Le commissaire du peuple pour l'hygiène a demandé des crédits de 250.000 roubles-or et la mobilisation de tous les docteurs de Russie pour mener une campagne contre la peste, dont les effets se font sentir de plus en plus dans la région du Volga et menacent de s'étendre dans tout le Caucase.

### LA QUESTION DE LA BESSARABIE

« La Russie ne veut pas la guerre » Riga, 15 avril. — Un télégramme de Péetrograd annonce que Zinoviev, parlant de la question de la Bessarabie, a déclaré :

« Je suis à même de dire, au nom de la Russie des Soviets, qu'il n'est pas dans les intentions du gouvernement de Moscou de

faire la guerre pour la possession de la Bessarabie, bien que la Russie possède une puissance suffisante pour la faire. Nous ne désirons pas la guerre et n'agissons par les armes que si nous ne pouvons faire autrement. De toute façon, la Russie est prête à toute éventualité, et ceux qui nous attaqueront se rendront compte que le peuple russe est armé de pied en cap. » — (Radio.)

## ANGLETERRE

### LES GREVISTES DE SOUTHAMPTON REPRENNENT LE TRAVAIL

Londres, 15 avril. — Les grévistes des chantiers de constructions maritimes de Southampton ont décidé de reprendre le travail, à condition qu'une conférence ait lieu immédiatement avec les patrons sur la question de l'uniformité des salaires entre les ouvriers de Londres et ceux de Southampton. Il faut donc s'attendre à ce que les patrons prononcent la fin du lock-out. Cependant, le travail ne pourra pas être repris avant mardi de la semaine prochaine, puisque, à l'occasion de fêtes de Pâques, en Angleterre, presque toutes les corporations cesseront le travail le jeudi 17, au soir, pour ne le reprendre que le 22, au matin. — (Radio.)

## ALLEMAGNE

### DEMISSION DU MINISTRE DE LA JUSTICE

Berlin, 15 avril. — Le Dr Emminger, ministre de la Justice, a remis aujourd'hui sa démission au chancelier Marx, qui l'a acceptée. M. Joel a été chargé d'assurer l'intérim du ministère de la Justice jusqu'à la formation du cabinet qui sera constitué après les prochaines élections.

Querelle de politiciens...

### L'ACCEPTATION DES RAPPORTS DES EXPERTS

Berlin, 15 avril. — Une note officielle confirme, ce soir, que d'accord avec les présidents des États confédérés, le gouvernement de Berlin a décidé de répondre à la Commission des Réparations qu'il accepte les conclusions des Comités d'experts. — (Radio.)

### SECOUSSES SISMQUES

Berlin, 15 avril. — L'Observatoire de Hambourg a enregistré, cet après-midi, pendant trois heures consécutives, des secousses sismiques, dont le centre paraissait se trouver à 9.500 kilomètres.

### EXPLOIT DE VAUTOUR

Localitaires, défendons-nous

Un certain Presle, vague architecte et exerçant la profession enviable de gérant, vient de jouer un tour fameux aux localitaires de l'immeuble sis 150, faubourg Saint-Antoine. Sans prévenance aucune, ce triste sire veut augmenter, dans les proportions minimales de 75 % à 110 %, les loyers de malheureux bougres qui ont déjà beaucoup de peine à joindre les deux bouts.

Le 8 avril, une pauvre femme de 71 ans, qui n'avait pu régler le jour fixé, avait mis, se voyait contrainte, malgré son grand âge, d'aller supplier l'huissier de ne pas instrumenter. Ce dernier fut sensible (une fois n'est pas coutume).

Nous fûmes étonnés que le 8 avril, au matin, aucune quittance n'était arrivée (mystère et corde à nœuds). Nous pensions que quelque chose était changé ; hélas ! trois fois hélas ! l'autre matin, 13 avril, un poulet suggestif nous annonçait que nous aurions à payer les augmentations sus indiquées.

Un petit conseil, en passant, à ce tyranneau : il y a des potences qui, malgré leur âge séculaire, ne sont pas tout à fait usées. Et comme il sied à un homme de cette envergure, les localitaires de l'immeuble menacé par le vautour lui ont dédié une belle cravate de chanvre.

Localitaires, ne vous laissez pas augmenter, défendez-vous, organisez-vous ! — Pour le Soviet de l'immeuble : R. DENIER.

## En lisant les autres...

### Au secours d'Acher

Notre appel en faveur d'Acher, « le Poète », n'aura pas été vain, puisque M. Victor Snell, dans la Lanterne, vient joindre ses protestations aux nôtres et s'indigner contre l'ignominie du soudard Primo de Rivera :

M. le général Primo de Rivera, dictateur d'Espagne, se dispose, paraît-il, à faire exécuter un « révolutionnaire » nommé Acher, qu'il gardait depuis des mois en prison. La chose doit avoir lieu vendredi, avec le concours, naturellement, de l'Armée et du Clergé. Se passera-t-elle sans qu'une intervention française ait marqué au moins le désir de l'empêcher et l'indignation qui la suit ?

Le roi Alphonse XIII a encore ses bottes maculées du sang de Ferrer. Quel qu'il ait été son souci de les rendre nettes, il n'a pu y réussir, et il mourra avec cette souillure, car en pareille matière, ce qui est fait est fait. Mais précisément parce qu'on sait qu'il a regretté ce crime, que des conseillers infâmes lui firent commettre, on s'étonne que ce Rivera veuille encore aujourd'hui « en remettre la », tout en travaillant aussi pour son compte.

Ce militaire bouffi est déjà ridicule : il veut donc être odieux ?

Il y a quelques jours, M. Poincaré télégraphiait aux Soviets pour prévenir un assassinat politique à forme judiciaire — c'est l'usage — qu'on est sur le point de commettre. Il a bien fait, M. Poincaré, et il n'est personne qui n'ait applaudi à son initiative. Mais pourquoi, donc, n'intervenait-il pas, maintenant, en faveur d'Acher ? Madrid est plus près de Paris que Petrograd, et il y a ici un ambassadeur d'Espagne chargé de transmettre à son gouvernement toutes les communications, officielles ou officieuses, qu'on lui fera. Faut-il penser que M. Poincaré, admet, de la part du général de Rivera, ce qu'il reproche aux Soviets, et que, tout content de l'occasion qui s'offrirait d'accuser publiquement ceux-ci, il ne se risque pas de déplaire à celui-là ? Tchitchérine, qui manie volontiers l'ironie, ne va pas manquer de poser cette interrogation, et force est bien qu'on la pose aussi.

Il y a quelques jours, d'autre part, la Ligue des Droits de l'Homme et un certain nombre de personnalités importantes de France intervenaient pour protester contre la déportation ordonnée, par ce même Rivera, du professeur Unamuno, innocent, naturellement, et universellement respecté. Il se peut que ma mémoire me serve mal, mais il me semble qu'Unamuno fut enlevé en prison — pour délit d'opinion — sans qu'on ait, à ce moment, songé à intervenir en sa faveur. D'ailleurs, d'ailleurs, et mieux vaut tard que jamais. On a certes bien fait d'accomplir ce geste de solidarité intellectuelle : mais va-t-on laisser tuer l'autre sans rien dire, peut-être parce qu'il n'est pas professeur d'Université ?

Et voici que Paris-Soir, à son tour, élève la voix :

Depuis dix-huit mois, une condamnation à la peine capitale pèse sur un jeune révolutionnaire espagnol accusé d'avoir fomenté, à Barcelone, le jour de la fête des Somatens, à la date du 24 avril 1921, ce qui fut la fête des Somatens, le jour de la fête des Somatens, et mieux vaut tard que jamais. On a certes bien fait d'accomplir ce geste de solidarité intellectuelle : mais va-t-on laisser tuer l'autre sans rien dire, peut-être parce qu'il n'est pas professeur d'Université ?

Malgré ses protestations d'innocence, on le condamna d'abord à treize ans de prison pour « fabrication d'explosifs », puis à la peine de mort pour l'affaire de la fête des Somatens. Le jugement fut rendu au mois de novembre 1922. Il vient d'être confirmé par le tribunal suprême qui correspond à notre Cour de cassation.

Le Comité Pro-Acher, constitué à Paris, nous informe qu'à la faveur du régime dictatorial de M. Primo de Rivera, il est question d'exécuter cette monstrueuse sentence. Il a été impossible d'établir la culpabilité de l'accusé. Tous les témoignages établissent, au contraire, son innocence. Un mouvement d'opinion très net se manifeste en sa faveur de l'autre côté des Pyrénées. Contre le crime qui se prépare protestent des savants, des professeurs, des artistes. Mais on redoute que le « César de Carnaval » qui règne à Madrid ne tienne aucun compte du sentiment populaire et de l'attitude des élites.

Pour sauver Acher, l'intervention du monde civilisé s'impose.

Enfin, l'opinion s'émeut !

Les réflexions de M. Victor Snell frappent au point sensible. En effet, que font tous les intellectuels, Romain Rolland ou d'Annunzio, qui protestent tant bruyamment contre la déportation d'Unamuno ? Pourquoi n'associent-ils pas leurs protestations aux nôtres ? Est-ce simplement parce que

ce ne serait pas aujourd'hui un profitable moyen de publicité... comme dans le cas Unamuno ?

### Le mensonge électoral

Dans le Combat, vaillant journal anarchiste du Nord et du Pas-de-Calais, P. Thand fustige les politiciens et leurs dupes :

Pour achever vers l'urne sacrée les troupes hésitantes de volards toujours les bergers ressassent les mêmes boniments : force, droit, souveraineté du peuple. Cuivres flamboyants, les fanfares hurlent de farouches « internationales » rythmées par le pas moutonnier des masses saoules aptes aux holocaustes imbéciles... Et ces vers sublimes reviennent à chaque foire, après chaque boniment, souffler les mânes de l'immortel Potier :

« Il n'est pas de Pouvoir Suprême  
« Ni Dieu, Ni César, Ni Tribunal... »

Moins long que des discours, mais plus lumineux de vérité, au mensonge électoral qui perpétue l'esclavage des producteurs et l'arrogance de ses parasites, nous opposons l'action directe qui délivrera les cent mille prisonniers français enfermés dans les geôles républicaines. Garde la maison contre son gardien. Quand chacun s'aide, personne ne crève. L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

## A TRAVERS LE PAYS

### UN DERAILLEMENT DANS L'ARIEGE

Foix, 15 avril. — Par suite d'une erreur d'aiguillage, l'un des wagons du train n° 3003, venant de Boussets, a déraillé et s'est renversé à 200 mètres de la gare de Saint-Girons.

Tous les voyageurs du wagon ont été plus ou moins contusionnés. L'un d'entre eux, Mme Ginot, âgée d'une soixantaine d'années, a été si grièvement blessée, que son état est considéré comme désespéré. Bien que la ligne principale ait subi de graves dégâts, le service est normalement assuré.

### LE FOU

Chalon-sur-Saône, 15 avril. — La nuit dernière, 6, rue Saint-Vincent, à Chalon-sur-Saône, le jeune Notrot, 24 ans, employé de commerce, crut que sa fiancée, Marie Graille, 20 ans, ne l'aimait plus, parce qu'elle lui avait renvoyé sa photographie à la suite d'une légère dispute. Désespéré, il alla trouver la jeune fille et la tua d'un coup de revolver en plein cœur. Retournant ensuite l'arme contre lui-même, il se logea une autre balle dans la poitrine.

Le jeune meurtrier, qui est l'aîné de huit enfants, a été admis à l'hôpital dans un état grave. — (Radio.)

## LEURS DIVIDENDES

### LES TAMPONNEURS

Paris, 15 avril. — Vers 12 h. 10, une auto conduite par M. Adrien Vaillant, 27 ans, demeurant à Argenteuil, a pris en écharpe la motrice du petit chemin de fer du Jardin d'acclimatation. Le conducteur de la motrice, Jean Biriaux, transporté à l'hôpital avec une fracture du crâne, y est décédé peu après. M. Vaillant a été écorché.

### IL TOMBE DANS LA CALE

Nantes, 15 avril. — Un marin du vapeur hollandais « Boomberg », en déchargement dans le port de Paimbeuf, le nommé Feye Haaina, dix-huit ans, tomba dans la cale d'une hauteur de huit mètres environ et se fractura le crâne ; bien qu'il ait subi la trépanation avec succès, on redoute une issue fatale.

### UNE MINE EXPLOSE

Perigueux, 15 avril. — Occupé à la construction d'un pont sur la Vézère, à Lespignan, un ouvrier polonais, âgé de vingt-deux ans, venait d'allumer une mine. Il n'avait pas encore quitté les lieux lorsque l'explosion se produisit, le projetant à une certaine distance. Il a succombé quelques heures après.

### UNE MACHINE A AIR COMPRIME ECLATE

Brest, 15 avril. — Une machine à air comprimé servant à percer les pierres a éclaté dans la forme de radoub du port de commerce. Atteint avec force par une plaque de tôle, le mécanicien, Emile Prat, des Ponts et Chaussées, eut la jambe gauche sectionnée et dut être amputé.

## Compagnon,

Après avoir lu ton LIBERTAIRE ne le jette pas aux vieux papiers : donne-le à un de tes copains de travail, ou bien oublie-le dans le métro, le tramway, l'autobus ou chez ton marchand de soupe.

## La répression à Saint-Étienne

Après la bataille qui fut dure, voici la répression bourgeoise qui s'exerce.

Parmi les ouvriers d'abord. Le Syndicat unitaire des Métaux annonce, en effet, deux mille renvois.

À la sortie de la délégation syndicale qui s'était rendue à la Préfecture pour protester contre ces coupes sombres, le camarade Gaye, délégué de la Fédération unitaire des Métaux, a été arrêté avant-hier.

Hier comparaissaient devant le Tribunal correctionnel de Saint-Étienne, nos camarades syndicalistes arrêtés au cours de la grève des métallurgistes. Le secrétaire du Syndicat des Métaux, le camarade Dieu, et Petrus Faure, secrétaire du Comité de grève, ont été tous deux condamnés à quatre mois de prison et 100 francs d'amende. Ah ! c'est beau le droit de grève en République !

.....

## GROUPE DE MARSEILLE

## GRAND MEETING :: pour l'Amnistie ::

Le 20 courant, à 9 h. du matin  
Salle Ferrer, Bourse du Travail

### Orateurs :

CHAZOFF et Germaine BERTON, de Paris ;

BOISSON, du Bâtiment ;

Jean MARESTAN, publiciste ; etc.

.....

## LE 6<sup>e</sup> CONGRÈS des victimes de la guerre

La Fédération Ouvrière et Paysanne des Mutilés tiendra son 6<sup>e</sup> Congrès annuel les 20 et 21 avril courant à Tours, grande salle de la Bourse du Travail.

Un ordre du jour des plus chargés sera soumis aux congressistes. Parmi les questions principales figurent :

L'augmentation du taux des pensions des mutilés, des veuves et orphelins ainsi que des ascendants, sur les bases suivantes :

Mutilé à 100 0/0	4.500 francs.
Veuve	1.600 —
Orphelins	1.300 —
Ascendants	2.400 — pour les deux.
	1.600 — si un seul reste.

L'amélioration du sort des tuberculeux de guerre.

L'emploi obligatoire des mutilés et veuves de guerre, etc.

Les Associations de victimes de la guerre qui désireraient assister à titre auditeur à ce congrès seront cordialement reçues.

## DANS PARIS ET SA BANLIEUE

### ON TRAQUE LES SANS-LOGIS

Au cours de la nuit précédente, une ronde a été effectuée à la gare de Pantin-Tringre. Douze malheureux, pour qui, sans doute, les chambres d'hôtel sont trop chères, ont été trouvés couchés dans les wagons et arrêtés sous l'inculpation de vagabondage.

À la veille des élections, le peuple souverain ne sait pas où reposer sa tête. Et les sans-logis sont traqués impitoyablement.

### Joli régime !

### LES ECRASEURS

A 14 h. 30, Mlle Viviane Letellier, danseuse, qui traversait la rue de Rome, en face de la gare Saint-Lazare, a été renversée par un taxi. On a dû la transporter à Beaujon.

A 15 heures, à l'angle du faubourg Saint-Jacques et du boulevard Arago, M. Alexandre Bauches, 68 ans, concierge, a été renversé par un taxi et a été transporté à Cochin.

## AVIS IMPORTANT

Le camarade Pagès recherche quelques bons camarades connaissant une des langues : allemande, italienne, anglaise, russe, hébraïque, japonaise, chinoise, norvégienne ou autres, afin de constituer un Libéraire un Comi<sup>te</sup> de lecture pour traduire les journaux ou brochures publiés dans ces langues-là et recevoir, au besoin, les camarades étrangers. Lui écrire au Libéraire, 123, rue Montmartre.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 16 AVRIL 1924. — N° 10.

## FUMÉE

par Yvan TOURGUENIEFF

La branche dont nous avons à nous occuper se composait du mari, de la femme et de cinq enfants. Elle végétait non loin de la « place des Chiens », dans une maisonnette en bois à un étage, avec un perron sur la rue point de deux couloirs, avec des lions verts au-dessus de la porte et d'autres fantaisies de gentilhomme ; mais c'est à grand-peine qu'elle liait les deux bouts de l'année, prenant à crédit chez l'épicier, se passant souvent l'hiver de bois et de chandelle. Le prince était d'un caractère mou et borné ; autrefois, dans sa jeunesse, il avait passé pour un dandy, un élégant ; à présent il était complètement affaissé ; moins par considération pour son nom que par égard pour sa femme, ex-demoiselle d'honneur. On l'avait doté d'une sinécure ; il ne se mêlait d'ailleurs de rien et tuait le temps, en robe de chambre, à fumer en poussant des soupirs. La princesse était une femme malade, chagrine, exclusivement occupée des détails du ménage, du placement de ses enfants dans des établissements de l'Etat et de la conservation de ses relations petersbourgeoises ; jamais elle n'avait pu se résigner à sa position et à son éloignement de la cour. Le père de Litvinof avait fait la connaissance des Ossinine quand il habitait Moscou ; il fut à même de

leur rendre quelques services, et leur prêta une fois trois cents roubles ; le fils, étant étudiant, les visitait souvent ; il logeait précisément fort près de leur maison ; ce n'est pourtant pas ce voisinage qui l'attirait, et c'est encore moins le peu de confortabilité de leur vie qui avait pu le séduire. Il commençait à fréquenter les Ossinine depuis qu'il éprouvait un sentiment très vif pour leur fille aînée Irène.

Elle venait d'avoir dix-sept ans et de sortir de l'Institut, d'où sa mère l'avait retirée à la suite d'un désagrément avec la directrice. Irène devait réciter au curateur, dans une séance publique, un compliment en vers français, lorsqu'on lui refusa, au dernier moment, une autre demoiselle, fille d'un riche fermier des eaux-de-vie. La princesse ne put pas digérer cet affront. Irène elle-même ne pardonna pas à la directrice sa partialité ; elle avait songé longtemps comment, tous les yeux étant braqués sur elle, elle se lèverait, prononcerait son discours, et comment tout Moscou ensuite parlerait d'elle... En effet, Moscou se serait probablement occupé d'Irène. Elle était grande, bien faite, quoique son buste un peu creux fût surmonté d'épaules épaules ; elle avait une carnation mate, rare à son âge, claire et unie comme la porcelaine, des cheveux blonds et épais dont quelques touf-

fes étaient plus foncées que d'autres. Admirablement réguliers, les traits de son visage n'avaient pas encore tout à fait perdu cette expression de candeur inhérente à la première jeunesse ; mais dans l'inclinaison nonchalante de son beau cou, dans son sourire moitié languissant, moitié distrait, on devinait une nature nerveuse ; et dans ces lèvres minces, s'entr'ouvrant à peine, dans ce nez bien proportionné, aquilin, mince, il y avait quelque chose de résolu, de passionné, quelque chose de dangereux pour les autres et pour elle-même. Fascinateurs étaient réellement ses yeux gris foncé à reflets verdâtres, longs et voilés comme ceux des divinités égyptiennes, avec des cils rayonnants et des sourcils altiers et fins. L'expression de ces yeux était étrange : ils semblaient regarder au loin, attentivement, mélancolement. A l'Institut, Irène était considérée comme une des meilleures élèves pour son intelligence, mais elle avait un caractère inconstant, volatile, ce qu'on nomme une mauvaise tête ; une de ses maîtresses lui avait prédit que ses passions la perdraient, une autre lui reprochait en revanche sa froideur glaciale et la traitait de « fille sans cœur ». Les camarades d'Irène la trouvaient hautaine et cachée, ses frères et sœurs la redoutaient, sa mère n'avait nulle confiance en elle et son père ne se sentait pas à l'aise lorsqu'elle fixait sur lui ses yeux mystérieux ; mais elle n'en inspirait pas moins à son père et à sa mère un involontaire sentiment d'estime, fondé non sur ses capacités, mais sur le fait qu'elle n'était pas une « fille sans cœur ». Tu verras, Princesse, dit un jour le vieux prince, lâchant un moment sa pipe, Irinka nous fera sortir de l'ornière.

La princesse se fâcha et répondit à son

mari qu'il avait des « expressions insupportables » ; puis elle se mit à rêver et dit entre ses dents : « Oui, ce ne serait pas mal si nous pouvions sortir de notre ornière. » Irène jouissait dans la maison paternelle d'une liberté presque sans limites ; elle ne la gâtait pas, on l'élevait un peu, mais on ne la gênait en rien ; c'est tout ce qu'elle désirait. Quand il se passait une scène par trop humiliante, lorsqu'un marchand venait crier qu'il était las de réclamer ce qu'on lui devait et que les gens se joignaient à lui pour abreuver leurs maîtres de honte, Irène ne fronçait pas même le sourcil, ne bougeait pas de sa chaise, mais un méchant sourire glissait sur son visage devenu sombre, et pour ses parents ce sourire était plus amer que toute espèce de reproches : ils se sentaient coupables, innocemment coupables vis-à-vis de cette fille qui semblait avoir droit des sa naissance à la richesse, au luxe et à tous les honneurs.

Litvinof s'éprit d'Irène aussitôt qu'il la vit (il n'avait que trois ans de plus qu'elle). Mais pendant longtemps il ne put parvenir à gagner sa sympathie, ni seulement à attirer son attention. On eût dit même qu'il l'avait offensée, qu'elle conservait profondément le souvenir de cette offense sans pouvoir la lui pardonner. Il était alors trop jeune et trop timide pour comprendre ce qui pouvait se cacher sous cette irritation, sous cette dédaigneuse rigueur. Souvent oubliant ses leçons et ses cahiers, il s'asseyait dans le salon délabré des Ossinine et jetait à la dérobée un regard sur Irène ; son cœur se remplissait d'une lente et pesante amertume, et elle, l'air fâché et ennuyé, se levait, traversait la chambre, le regardait froidement comme une table ou une chaise, haussait les épaules et croisait

les bras ; ou bien, durant toute une soirée, en s'adressant même à Litvinof, elle affectait de ne pas le regarder, lui refusant même l'aumône d'un coup d'œil ; ou enfin elle prenait un livre et ne le quittait plus, fronçant le sourcil, se mordait les lèvres ; et puis, tout à coup, elle demandait à haute voix à son père ou à son frère comment se dit en allemand « patience ».

Il essaya de se désensouler de ce regard où il s'épuisait en vain comme un oiseau pris dans un piège ; il quitta Moscou pendant une semaine. Mais il faillit en devenir fou de désespoir et d'ennui et revint chez les Ossinine tout pâle et défilé.

Par une singulière coïncidence, Irène avait aussi visiblement maigri pendant son absence ; son visage avait un peu jauni, ses joues s'étaient creusées ; elle ne l'en accueillait pas moins avec un redoublement de froideur, se faisant une joie maligne de la lui bien marquer, comme s'il avait encore augmenté la mystérieuse offense dont il s'était rendu coupable envers elle. Elle le tourmentait ainsi depuis deux mois, lorsque tout vint à changer : l'amour éclata comme un incendie, se répandit comme une pluie d'orage.

Un jour — il se souvint longtemps de ce jour — il était de nouveau assis à une fenêtre dans le salon des Ossinine, regardant sans but dans la rue, un cruel dépit le rongait, il se méprisait lui-même et ne pouvait pourtant pas s'arracher de sa place.

(A suivre.)

# L'Action et la Pensée des Travailleurs

## Les grèves

Dans le bronze. — Chaque jour amène un événement nouveau. Les maisons qui avaient accordé satisfaction aux ouvriers, les maintiennent. Les patrons qui préfèrent envoyer des lettres de menaces devront s'apercevoir bientôt qu'on les « laisse tomber », car nos camarades ne renonceraient qu'après avoir obtenu satisfaction. Ils sont sur la bonne voie. Un grand Conseil syndical élargi aura lieu aujourd'hui, 16 avril, à 18 heures, salle Pelloulet, Bourse du Travail. Chaque maison doit être représentée par un délégué, qui apportera ses suggestions.

Cousu-main de Paris. — La deuxième manœuvre patronale sera déjouée comme la première, car elle est cousue de fil blanc et sent le mensonge. Le syndicat ouvrier n'a jamais été saisi d'une offre de discussion sur les tarifs déposés ; seule la maison Périus a causé avec les représentants ouvriers.

Et alors que les patrons disent à leurs ouvriers : « Le syndicat des ouvriers ayant refusé tous pourparlers avec le ministre du Travail, etc... », ces messieurs mentent, car ils n'ont jamais proposé aucune demande d'entrer en pourparlers avec le syndicat et n'ont jamais daigné répondre au cahier de revendications qui leur a été déposé.

Les ouvriers et ouvrières de la corporation du cousu-main sont priés de ne pas répondre aux différentes offres individuelles faites par les patrons. Le syndicat, qui a déposé, au nom de la corporation, le cahier de revendications, se tient à la disposition des patrons qui voudront bien communiquer avec lui.

Pour répondre aux manœuvres patronales, tous les corporants sont priés d'assister à l'assemblée générale extraordinaire, ce soir, à 20 h. 30, salle Ferrer, Bourse du Travail. Présence de tous obligatoire.

Tonnelliers et similaires de Paris. — Les tonnelliers de la maison Morel frères, rue de l'Yonne, à Charenton-le-Pont, ayant demandé une augmentation de salaire, eurent la surprise de voir que l'un d'eux ne profitait pas de cette augmentation accordée aux autres. N'acceptant pas cette manœuvre de division tentée par leurs patrons et se solidarisant avec leur camarade, les ouvriers ont tous quitté le travail lundi matin 14 avril.

Aucun tonnelier ne doit se présenter dans cette boîte. — Le Syndicat unitaire.

Dockers de Dunkerque. — Estimant trop tardive la réponse du Comité de défense à leurs demandes de relèvement de salaires, les dockers occupés au déchargement des grains et du minéral ont abandonné le travail qu'ils avaient consenti à reprendre, après une courte suspension.

Le Comité de défense s'est réuni d'urgence pour examiner la situation. Les grévistes sont plus de cinq cents.

## L'ACTION du Bâtiment parisien

### DANS LE CIMENT

La maison Chouard a de nombreux chantiers, tant à Paris qu'en province, la plupart tenus par des marchandeurs. Il en est un aux Invalides où veut régner une sorte de fascisme qui a déjà réussi à faire partir un délégué du chantier et veut être obéi et servi en dictateur ; mais les camarades ne lâcheront pas facilement ce chantier et, au contraire, d'autres iront pour les aider à faire l'action nécessaire sans oublier celle qui doit se faire sur les autres chantiers et de toutes les façons.

Les anciens délégués du chantier du Moulin de Paris, quai de la Gare, sont priés de passer au siège.

### AUX CHARPENTIERS EN FER

A la suite des décisions prises à notre assemblée générale, une certaine effervescence se fait sentir chez les gars de la ferraille. Après la mise en application de nos décisions, un air nouveau souffle sur les chantiers. La léthargie dans laquelle les Ferrailleurs étaient plongés depuis quelque temps semble bien disparue.

Serait-ce le temps d'action d'autrefois qui renaît, alors que toutes nos forces étaient coalisées contre les exploités ?

Avec la vie chère, le chômage voulu et organisé par les patrons, il ne nous est plus possible de rester indifférents à l'appel de notre organisation.

Reprenons le chemin de la Bourse du Travail, nous y retrouverons les vieux compagnons de lutte avec lesquels nous mènerons le combat pour notre bien et celui de notre famille. Abstraction des querelles personnelles, plus de soliveau, plus de gros-cuis, le mot de ralliement est : Tous au Syndicat et à l'action !!!

P.-S. — N'oubliez pas que depuis quel temps nous avons à déplorer nombre d'accidents graves dans notre corporation pour cause de tacheronnat ou manque de matériel. Souvenez-vous des années 1906 à 1912, où la solidarité se faisait sentir. Nous espérons que nous sommes toujours animés des mêmes sentiments et que nous nous ferons un devoir de passer des listes de souscription pour nos camarades blessés.

Centralisez les fonds au S. U. E., Bourse du Travail.

### LES TRAVAILLEURS DE LA PIERRE

Dans son assemblée générale du 13 avril, le Syndicat, après avoir envisagé la situation tant au point de vue salaire que durée de travail, enregistrant la volonté bien déterminée des entrepreneurs de négocier des augmentations de salaires que par des heures supplémentaires, ce qui serait la violation de la loi de huit heures ;

Décide que par tous les moyens le cahier de revendications posé par la 13<sup>e</sup> région sera mis en application dans tous les chantiers à partir du lundi 14 avril, c'est-à-dire les huit heures intégrales, 5 francs pour les compagnons sur le chantier et 6 francs pour les ravauteurs.

Tous à l'action !

## LA DISPUTE AU CAMP D'AGRANT

### Rassemblons les forces syndicalistes

La querelle qui met aux prises les chefs de l'armée qui assiège le Syndicalisme de tous les pays prend des proportions épiques.

Après les rudes batailles que viennent de se livrer en Russie Zinoviev et Trotsky, voici qu'après l'éviction de Brandler par la gauche allemande, Treint et Souvarine luttent à outrance pour conquérir ou conserver la suprématie en France.

Bien entendu, dans chaque pays, les grands chefs ont, avec leurs partisans, des adversaires implacables.

En Russie, Zinoviev et ses amis triomphent, momentanément peut-être, de Trotsky et de Radek ; en Allemagne, la fraction dite de gauche domine la fraction dite de droite. Et la disgrâce dépassant Brandler va, dit-on, jusqu'à atteindre Clara Zetkin.

En France, un trio s'est formé avec Souvarine, Monatte et Rosmer, tous vieux amis et créatures de Trotsky. Les Chambelland, les Godonèche, suivent prudemment le prudent Rosmer, ce pendant que le malin Tomasi, misant sur les deux tableaux, observe et se réserve. Dame, la chose mérite réflexion. Est-on jamais sûr de quelque chose avec ces sacrés Russes. Voyez-vous, par exemple, Trotsky, transformé de vaincu momentanément en vainqueur définitif, Tomasi et d'autres ont pensé à cela. Aussi ne s'aventurent-ils point à porter des jugements dangereux. Ils laissent cela, tout en suivant discrètement les Treint, Libert, Suzanne Girard et Semard. Voilà des gars qui ne pèseront pas lourd si Trotsky reprend le dessus.

Toutes ces luttes n'auraient pour nous qu'un médiocre intérêt si, en dehors de l'affaiblissement des forces adverses, elles ne venaient apporter un peu de clarté sur des événements récents, sur ceux d'Allemagne en particulier.

\*\*\*

Lorsque nous dénonçons ici, dans la presse, à Bourges, le bluff de la soi-disant révolution allemande, avons-nous été assez insultés, assez traités de contre-révolutionnaires ?

Et qui est-ce qui nous donne raison aujourd'hui ? Monatte, pas moins !

Les déclarations qu'il fit au comité-directeur le 18 mars 1924, parues dans le *Bulletin Communiste*, n° 14, du 17 avril, sont singulièrement édifiantes. Il faudrait pouvoir en reproduire ici le texte intégral. Citons-en les passages essentiels.

Voici ce que Monatte consacre à la question allemande :

Il paraît que le Parti français a soutenu la droite du Parti communiste allemand. Celui qui sera surpris de l'apprendre, c'est bien le Parti français. Il n'a pas plus été avec la droite qu'avec le centre ou qu'avec la gauche ; il a été avec son parti frère tout entier et avec la révolution allemande. Insuffisamment renseigné, mal renseigné, il est certain que nous l'avons été avant et après la retraite d'octobre. Tout d'abord par les camarades QUI AVAIENT VU DES CERTAINS DE MILLIERS DE FUSILS LA OU IL N'Y EN AVAIT PAS LA TRENTIEME PARTIE. Ensuite par les correspondants de « l'Humanité », et par les délégués du Parti. Il ne suffit pas d'écrire ou de signer le texte des quatorze pour se laver du reproche d'aveuglement. De même qu'il ne suffit pas de faire son « mea culpa » sur la poitrine du voisin, ou bien encore sur le sein de la déesse abstraction.

Que pensent de cela les pèlerins syndicalistes qui alleront se renseigner en Allemagne ? Que répond à cela notre Lebedeff, syndicaliste qui, revenant de Saxe et de Thuringe, nous versait son enthousiasme débordant dans les colonnes de l'Humanité ?

Que vont opposer tous ces singuliers journalistes qui avaient, eux aussi, recueilli les fusils, les mitrailleuses, et jusqu'aux bouillons de gueïres ? Que répond enfin Richetta, qui savait et s'est vu jusqu'à Bourges et depuis ?

Avons-nous dit autre chose que Monatte ? Nos affirmations avaient ceci de supérieur à celles de l'Humanité : Elles étaient puisées à la source et vérifiées. Nous savions que tôt ou tard, il serait reconnu que le mouvement allemand n'avait pas eu le caractère qu'on voulait lui donner ; qu'il n'avait eu ni la profondeur, ni les moyens d'action qu'on lui prêtait, et conséquemment qu'on ne pouvait le soutenir avant qu'il existât.

Merci à Monatte de le confirmer. L'affirmation est d'importance, et celui qui la lance ne le fait pas à la légère.

Voilà un point qui est définitivement élucidé. Une fois de plus, la minorité avait raison contre une majorité criminellement aveuglée, dont la sottise a failli mener la classe ouvrière française à la plus sanglante, à la plus irréparable des défaites, sans préparation, sans plan, sans appui possible.

Il faut encore citer cette autre partie de la déclaration de Monatte qui a trait aux méfaits du centralisme marxiste :

Très souvent, la difficulté n'est pas d'accomplir son devoir, mais de le connaître. C'est évidemment le plus difficile dans la crise présente du parti. On ne le guérira pas au moyen d'une résolution d'unanimité votée au sein du comité-directeur. La solution serait trop proche et trop certaine. La fièvre tenace du sommet tient pour une large part au fait que depuis un an, la direction du Parti s'est chargée seule de l'examen de toutes les questions sans appeler le Parti à y collaborer. ELLE A VOULU LUI EVITER LA PEINE DE PENSER. LE CENTRALISME MECANIQUE N'EST PAS BON NI POUR LA TÊTE NI POUR LES MEMBRES.

Pour mesurée qu'elle soit dans les termes, cette condamnation de l'automatisme centraliste, de la discipline inanimée, de l'obéissance passive des membres froids à la tête « en fièvre » n'en constitue pas moins la confirmation de tout ce que nous

avons déclaré jusqu'à ce jour. On dirait presque du Monatte première manière, celui d'Amsterdam. Congrès anarchiste de 1907.

Et maintenant, retenez encore cet aveu dépourillé d'artifices en ce qui concerne le « front unique » si cher à ce « plumeur enragé » qu'est le capitaine Treint.

On nous dit qu'une nouvelle phase du front unique commence. Ailleurs peut-être, ici non, car la France n'a autant dire pas appliqué le front unique. Elle n'a pas su manier cette tactique, ELLE NE L'A PAS SU PARCE QU'ELLE N'Y A TROP SOUVENT VU QU'UN MOYEN DE MANGÉ-VIER L'ADVERSAIRE, ET NON PAS UN MOYEN D'ENTRAÎNER LA CLASSE OUVRIÈRE A UNE ACTION DONNÉE. Le front unique exige des mots d'ordre judicieux et clairs traduisant les nécessités du moment et les besoins de la classe ouvrière. Faute de ces trempins d'action, le front unique ne peut être qu'une vaine et parfois dangereuse gymnastique oratoire.

Qu'on s'étonne maintenant que le « front unique », cette consécration de la scission, n'ait pas eu de succès en France. Allez donc croire à la bonne foi de bougres qui n'ont d'autre idée que de vous rouler et se moquent du succès de l'opération qu'ils vous proposent comme de leur première opinion ?

Ecoutez encore Monatte :

Il — le front unique — exige l'esprit ouvrier et le sens révolutionnaire, et non pas certain esprit doctrinal toujours prêt à dénier ou à maudire le travail fait ou projeté.

N'est-ce pas là toute la pensée de nos communistes ? Esprit doctrinal sans aucun sens des réalités, de l'esprit ouvrier, et aussi, par-dessus tout, le désir d'accaparer le succès, si succès il y a, ou rejet de responsabilités sur l'associé s'il y a échec. Cette politique des « tournants brusques », chère à Lénine, est peut-être habile — ce qui n'est pas certain du tout — mais elle est incontestablement malhonnête. Elle ne peut aboutir qu'à la mise à l'index de ceux qui la pratiquent et s'en réclament. C'est ce qui attend le Parti communiste.

Alors qu'il eût pu obtenir le concours ou l'adhésion du Proletariat révolutionnaire ou tout au moins sa neutralité bienveillante, sa soif de domestication, son capitalisme, son uniformisme, sa négation des contingences, sa méconnaissance voulue des différences sociales, son dédain des forces psychiques, son bas matérialisme, qui n'est pas plus historique que scientifique, en ont fait un objet de haine, de répulsion, un « repousseur ».

Il ne méritait pas cela. Seuls, les mégalomanes de la dictature, les sois orgueilleux qui se prétendent « l'élite du prolétariat », et sont parfaitement incapables de soutenir cette prétention en l'appuyant par des arguments sérieux, sont responsables de cet état de choses. Nous qui pensons que le Syndicalisme sera la vraie réalisation du communisme, nous avons tout fait pour que ce communisme autoritaire ne prit pas racine en notre pays.

Ni les entrevues que les syndicalistes eurent avec les communistes, ni les lettres qu'ils adressèrent au Kremlin, ni les conversations qu'ils eurent ici avec les représentants de Moscou, ni la visite de Grifuelhes à Lénine, Trotsky, Zinoviev et Lozowsky, faite en novembre-décembre 1921, n'ont pu empêcher que l'irréparable s'accomplisse.

Le Syndicalisme, ses militants n'ont aucune responsabilité dans le mortel conflit actuel. Ils en auraient une demain si, en face du péril connu, dénoncé par ceux-là mêmes qui sont à l'origine de ce conflit, ils ne rassemblaient pas leurs forces en un seul faisceau pour vaincre définitivement un adversaire dont le déclin s'avère un peu plus chaque jour.

Mais, au fait, quel choix mon « ami intime » fait-il en l'occurrence ? Est-il « Trotsky » avec Monatte, ou « Zinoviev » avec Semard, ou attentionniste avec Toto ?

En tout cas, restons à notre poste d'observation. Le spectacle ne va pas manquer d'intéresser.

La fin du cauchemar s'annonce, le péril s'éloigne. Soyons prêts pour les lendemains qui s'annoncent, pour reconstruire le Syndicalisme dévasté, et qui doit renaitre pour faire face à de nouveaux ennemis.

Pierre BESNARD.

## Les mises à l'interdit

### LE PORT DE LA ROCHELLE

Les marins pêcheurs, chauffeurs et soutiers sont informés que le port de La Rochelle est mis à l'interdit, que, par conséquent, ils ne doivent point accepter d'engagements pour les chalutiers de ce port.

Les équipages de ces navires ayant mis « sac à terre » pour appuyer leurs revendications déposées depuis un certain temps, le Bureau fédéral de la Fédération Nationale des Syndicats Maritimes a la conviction que tous les marins respecteront cette mise à l'interdit. — Le Bureau fédéral.

### LES METAUX DE DENAIN

Nous invitons les camarades métallurgistes, notamment les modeliers, mouleurs, soudeurs, chaudronniers, ainsi que les ouvriers dont les métiers se rapportent à la métallurgie, de ne pas se diriger aux Anciens Etablissements Cail, à Denain (Nord), où les ouvriers luttent pour une augmentation de salaires et le respect de la loi de huit heures. — Le secrétaire : MONNIER.

### LES PEINTRES DE RUEIL ET ENVIRONS

Les ouvriers peintres de la région parisienne sont invités à ne pas se diriger sur Rueil, Chatou, le Vésinet, Saint-Germain, etc... Un mouvement de grève vient d'éclater, le patronat refusant d'examiner les revendications posées par le syndicat, — L'Union Locale.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués.

Le gérant : Baptiste FRAYSSE

Imprimerie spéciale du Libérateur

10-12, rue Paul-Lelong, Paris

## DANS LA CHAPELLERIE

### LE SYNDICAT obtient des avantages

Le Syndicat ouvrier de la Chapellerie, adhérent à la C. G. T., vient de conclure un contrat avec les patrons qui est un succès syndical. Le fait est assez rare en cette triste époque de division et d'impuissance. Enregistrons donc cette victoire syndicale avec plaisir.

Une augmentation de 25 0/0 en moyenne a été obtenue par le syndicat pour les travailleurs de la catégorie haute mode, ainsi que pour celle du chapeau d'homme. Il est inutile de souligner que contrairement à beaucoup d'autres corporations, aucune diminution de salaires n'avait été consentie par le Syndicat ouvrier en 1921, mais qu'un contrat une augmentation de 5 0/0 fut arrachée au patronat en 1923, ce qui porte à 30 0/0 l'augmentation sur l'année 1920.

Ces résultats ont été obtenus grâce à l'esprit d'unité et de discipline syndicale qui a toujours régné au sein de cette organisation qui groupe cependant des camarades de tendances diverses.

Ce n'est pas avec du bluff et des affectations que la classe ouvrière arrachera des avantages au patronat.

Le succès des chapeliers et des modistes devrait faire comprendre à tous que le salut est dans l'unité et que le syndicalisme doit être la maison commune de tous les exploités et non un champ d'expériences désastreuses pour les sectes extérieures.

## CHEZ LES POSTIERS

Les Travailleurs des P. T. T. de la Seine, réunis le samedi 12 avril, en assemblée générale, protestent énergiquement contre la non-incorporation de nos camarades ouvriers dans la loi sur les retraites.

Ils se déclarent décidés à mener toute la lutte nécessaire pour obtenir, sur ce sujet, l'assimilation des ouvriers aux autres fonctionnaires.

Ils font appel à tous les ouvriers d'Etat, victimes de cet ostracisme, pour s'unir à eux afin d'obtenir, coûte que coûte, une victoire complète.

## Dans l'Ameublement

La Commission du Congrès, réunie 2, rue Saint-Bernard, a décidé la tenue d'une GRANDE REUNION INTERCORPORATIVE

de tous les travailleurs de l'ameublement le

Mardi 22 avril

à 9 heures du matin, dans la grande salle de l'Union des Syndicats de la Seine, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Des affiches vont être apposées sur les murs annonçant la réunion. Il faut surtout que tous les camarades fassent le nécessaire pendant les quelques jours qui nous séparent de la réunion afin que tous les travailleurs de l'Ameublement y soient présents.

Que les militants s'attellent à la besogne dans tous les ateliers.

A la réunion il sera donné connaissance de la réponse patronale.

La Commission.

## Communiqués syndicaux

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion du Comité départemental vendredi 18 avril, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Syndicats minoritaires de la Seine. — Il est rappelé que tous les syndicats minoritaires de la Seine doivent envoyer un délégué ce soir, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau.

Ecole du Militant cégétiste. — Ce soir, 211, rue Lafayette, cours de la camarade Francine Gracien, du Syndicat de l'Enseignement secondaire et supérieur, sur la Psychologie.

Exceptionnellement, le cours commencera à 20 h. 30. Les élèves sont priés de venir à l'heure indiquée.

Cousu main. — Réunion générale aujourd'hui, salle Ferrer, Bourse du Travail, à 20 h. 30.

Boulangers. — Ce soir, à 17 heures, réunion des délégués de groupes, salle des Commissions, 2<sup>e</sup> étage.

Travailleurs municipaux. — Aujourd'hui, à 18 heures, 33, rue Grange-aux-Belles, Conseil d'administration.

Employés de l'Industrie hôtelière. — Réunion du Comité de section des Dames et du Comité de section des Bouillons à prix fixe, aujourd'hui, de 15 heures à 17 heures, salle, 88, rue Richelieu.

Terrassiers. — Réunion du Conseil demain, à 17 h. 30, salle des Commissions, 4<sup>e</sup> étage.

Doreurs sur bois. — Réunion du Conseil ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail.

Peintres. — Prière aux camarades de nous signaler les augmentations qu'ils ont eues dans leur maison, soit en passant à la permanence, soit en écrivant.

Nous rappelons que les camarades voulant poser leur candidature au bureau sont priés d'en informer la permanence.

Jeunesse syndicaliste du 18<sup>e</sup>. — Les camarades sont priés d'être tous présents ce soir, à 20 h. 30, rue Herminet.

A l'ordre du jour : Notre Attitude vis-à-vis de la Jeunesse anarchiste pour la campagne antiparlementaire.

Les camarades sont priés d'être tous à l'heure.

## DANS LE S.U.B.

CONSEIL GENERAL, demain, à 18 heures. PERMANENCE PRUDHOMALE. — Ce soir, de 19 à 20 heures, bureau 13.

SERRURERIE ET CONSTRUCTION METALLIQUE. — Ce soir, à 18 heures, réunion des délégués d'ateliers, bureaux 13 et 14, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail. Présence indispensable de tous.

MENUISIERS. — Assemblée générale ce soir, à 18 heures, salle Périus, Bourse du Travail. Syndicats ou non sont cordialement invités. A l'ordre du jour : le Cahier de revendications et l'action.

## La Vie de l'Union Anarchiste

### Paris et Banlieue

#### Conseil d'Administration DU « LIBERTAIRE »

C'est demain jeudi, que les membres du Conseil se réuniront, à 20 h. 30, au local habituel. Présence absolument indispensable de tous.

Groupe du 14<sup>e</sup>. — Ce soir, à 21 heures, réunion, 2, rue Neuve-des-Boulets, chez Valentin. Que les copains soient présents.

Groupe du 15<sup>e</sup>. — Réunion aujourd'hui, à 20 h. 30, rue Mademoiselle, 85. Causerie sur l'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique.

L'étude approfondie et la discussion de l'œuvre magistrale d'Elisée Reclus nous permettra de faire un clair exposé de l'anarchisme. A nos réunions, nous invitons cordialement tous ceux qui s'intéressent véritablement à la question sociale.

Groupe du 18<sup>e</sup>. — Ce soir, réunion du Groupe, salle Herminet, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30, au premier.

Causerie éducative par le camarade Ch.-A. Bon Temps sur les « Hérésies anarchistes ». La causerie sur le sujet, proposé : « Le Fédéralisme est-il autoritaire ? » se fera mercredi prochain. Invitation cordiale à tous les copains pour ce soir.

Groupe de Bourg-la-Reine. — Vendredi 18, au « Libéraire », à partir de 17 h. 30, Budan et Riché sont priés de passer pour affaire urgente.

Groupe de La Garenne. — Réunion demain, à 20 h. 30, maison du Peuple, 40, rue de la Pointe. Tous les sympathisants et antivolards y sont cordialement invités.

Groupe d'Alfortville. — Des camarades de Maisons-Alfort et d'Alfortville ayant décidé de fonder un groupe anarchiste, font un appel à tous les lecteurs du « Libéraire » de la région, afin de les aider dans leur entreprise.

P.-S. — Les camarades qui s'intéressent à notre œuvre sont priés de s'adresser au camarade Dujeardin, 11, rue de Rome, à Alfortville.

Université populaire du Kremlin. — Ce soir, à 20 h. 30, salle du Patronage laïque, 8, rue du 14-Juillet, partie artistique et de récréation éducative, avec le concours de la Muse rouge. Au programme : Cassel, Mazette, Hochman, Odette, Boyette, Massia, Paul Montel, Tombola gratuite.

Groupe de Drancy-Bourget. — Un appel pressant est fait à tous les antiparlementaires de la région qui assisteront nombreux à la réunion d'aujourd'hui, à 20 h. 30, salle Chabliange, bureau de tabac, place de la Mairie, Drancy.

## Province

Groupe de Vierzon. — Réunion demain, à 18 heures, salle Laroche. Le camarade Grandjean fera son exposé sur la campagne antiparlementaire. Allons, les copains, tous présents.

Groupe de Grenoble. — Tous les camarades libertaires et sympathisants sont invités à assister à la réunion du groupe qui se tiendra salle de la maison du Peuple (Unité socialiste), avenue de Ville, vendredi 18 avril, à 20 h. 30. Ordre du jour : Organisation de la propagande ; Causerie par un camarade.

## AUX ANARCHISTES du Nord et du Pas-de-Calais

Il est nécessaire d'expliquer aux copains de notre région réfractaires à l'organisation fédéraliste ou à ceux qui auraient une mauvaise pensée sur notre organisation, que nous nous inspirons, à la Fédération régionale du Nord, d'un esprit fédéraliste très large ; autonomie la plus complète des individualités et des groupements. Le bureau n'est pas un centre d'où partent l'inspiration et l'initiative. Il est le trait d'union entre les groupes et individualités. Cela ne veut pas dire qu'il fasse de l'autorité. Il existe un Comité d'initiative régional s'inspirant de l'état d'esprit des groupes et des individualités.

Cette explication est assez suffisante pour faire disparaître la confusion qui règne en certains esprits. Si notre Fédération n'a pas été plus vivante, la faute n'en incombe pas principalement aux camarades qui se sont dévoués pour sa bonne marche, mais bien aux unités qui n'ont pas donné le souffle de vie nécessaire à un organisme basé sur la liberté.

Donc, camarades anarchistes fédéralistes de la région du Nord, ne nous terrons plus dans notre coin, connaissons-nous les uns et les autres, entretenons des relations étroites, tout en restant libres, c'est le seul moyen de coordonner nos efforts pour faire comprendre notre idéal et lutter contre notre triste société.

A. BRIDOUX.

## Communications diverses

Groupe théâtral. — Quoique la saison théâtrale soit à peu près terminée, le Groupe fait appel à tous les camarades, hommes et femmes, désireux de travailler sérieusement à la propagande par l'art. Plusieurs pièces, dont plusieurs nécessitent une nombreuse interprétation, doivent être étudiées cet été. Plus nous serons nombreux, plus notre répertoire pourra être varié. Point n'est besoin d'être artiste pour venir parmi nous. Nous ne demandons qu'une chose : que les copains soient assidus aux répétitions.

Adhésions ce soir, à 20 h. 30, brasserie de la Mairie, 61, faubourg Saint-Martin.

Les Fêtes du Peuple. — Ce soir, à 20 h. 30, à l'Egalité, 17, rue de Sambre-et-Meuse, chorale (femmes).

La Muse rouge. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, au siège, 49, rue de Bretagne, Paris (3<sup>e</sup>), réunion plénière pour : prêts de concours ; goûtes hebdomadaires ; revue ; librairie ; etc... Invitation cordiale aux poètes, chansonniers, artistes, musiciens et dessinateurs pour un effort persévérant de propagande révolutionnaire par les arts.

Pour tous renseignements, adhésions, etc., écrivez à la Muse rouge, au siège, ou s'y présenter tous les soirs.

## PETITE CORRESPONDANCE

Saura. — Bien reçu argent abonnement.

Une Camarade donnerait à personne nécessaire un lit-cage en très bon état. S'adresser à Mme Dufour, 17, rue Châteauneuf.

Walter. 20, rue Cujas, Toulouse, want échange friendly correspondance with comrade. I desire so newspapers if possible « Freeman ».

Arvant. — Germaine partie en tournée. Envoie un mot que nous ferons passer par P.C. Randal le fera parvenir la liste que tu désires.

Rodriguez Emilio est prié d'envoyer son adresse complète à Walter, à Toulouse.